

BAPTISES DANS LE CHRIST

1. L'ECONOMIE¹ LITURGIQUE DE L'EGLISE	2
1.1 La Liturgie, pédagogie de l'Eglise	2
1.2 L'essence de la Liturgie	3
1.3 Le sacrement	4
2. LE SYMBOLISME DU BAPTÊME	5
2.1 Une mort et une résurrection	5
2.2 Une immersion dans le Dieu-Homme	8
2.3 Une greffe au Dieu-Homme	12
2.4 Une circoncision du cœur	14
3. LES ANNONCES HISTORIQUES DU BAPTÊME	
3.1 Des eaux primordiales à l'eau du baptême : une nouvelle Création	23
3.2 Des eaux du Déluge à l'eau du baptême : une descente dans les profondeurs	33
3.3 Des eaux de la Mer Rouge à l'eau du baptême : la naissance d'un nouveau peuple	

¹ Economie : harmonie des différentes parties d'un ensemble.

1. L'ECONOMIE LITURGIQUE DE L'EGLISE

1.1 La Liturgie, pédagogie de l'Eglise

La Liturgie est la pédagogie totale et globale de l'Eglise à travers laquelle celle-ci, comme une pédagogue, nous conduit à devenir le Dieu-Homme afin de devenir participants de sa nature divine.

La Liturgie est une pédagogie **totale** par la synergie de tous ses éléments : la célébration des sacrements qui ponctue les grands moments de la vie chrétienne, l'année liturgique qui ponctue le rythme annuel des mystères du Dieu-Homme, la célébration eucharistique qui ponctue le rythme hebdomadaire, voire quotidien, de la vie chrétienne, la célébration des Heures qui sanctifie les temps forts de la journée.

Malheureusement, pour beaucoup de chrétiens aujourd'hui, la pratique religieuse se réduit à la célébration eucharistique dominicale, voire simplement occasionnelle. Ils se privent ainsi de la si grande richesse contenue dans la liturgie totale et en réduisent considérablement l'efficacité.

La Liturgie est une pédagogie **globale** car elle s'adresse à la globalité de l'homme : corps, âme et esprit. Pour nous, anthropologue du geste, cette globalité de l'homme a un nom et un visage : celui du retour préconisé par Marcel Jousse au mimodramatisme.

Le mimodramatisme est un mode d'expression macroscopique et globale.

Le mimodramatisme est un mode d'**expression macroscopique**, parce qu'il se manifeste par toute une gesticulation visible et audible, destinée à des interlocuteurs extérieurs. De ce point de vue, le mimodramatisme se différencie de la pensée, gesticulation microscopique et intérieure à l'homme, non destinée à un interlocuteur externe. C'est aussi un mode d'**expression globale**, parce que la gesticulation par laquelle il se manifeste, met en œuvre, et la globalité de la personne, avec toutes ses dimensions physiologiques et psychologiques et la totalité du corps, par l'utilisation quasi indissociable du registre laryngo-buccal ou langage et du registre corporel-manuel ou corporage-manuélage. De ce point de vue, le mimodramatisme se différencie des autres modes d'expression macroscopique, par lesquels l'homme communique avec les autres, par l'utilisation d'une matière, comme par exemple, le mimoplastisme (modelage, sculpture,...), le mimographisme (dessin, peinture, écriture, ...), le mimo-instrumentisme (musique, ...).

Le mimodramatisme présente deux caractères complémentaires et souvent indissociables : un caractère réaliste et un caractère analogique.

Le mimodramatisme est toujours concret, **réaliste**. Nous assistons, en effet, à une véritable mise en scène, où des gestes très concrets et très précis sont accomplis, avec l'utilisation d'un objet, le plus souvent, dans le but évident de frapper l'imagination des spectateurs et d'imprimer, dans leur mémoire, le souvenir du message qu'on veut donner.

Mais le mimodramatisme est toujours et inséparablement **analogique**. En effet, s'il y a transmission d'un message fort, c'est précisément parce que les gestes accomplis n'ont pas, à l'évidence, leur finalité en eux-mêmes. Les objets concrets utilisés ne le sont que pour renvoyer le spectateur à une autre réalité, actuellement absente aux yeux du spectateur, soit pour la prédire, soit même pour déterminer, à l'avance, son accomplissement. Nous verrons que, dans ce cas, le rapport entre la chose utilisée et la chose signifiée est beaucoup plus profond qu'il n'y paraît parfois, l'efficacité du geste mimodramatique étant fonction du rapport logique qui lie chose utilisée et chose signifiée.

1.2 L'essence de la Liturgie

La finalité de la Liturgie étant de permettre à chaque chrétien de devenir le Dieu-Homme, son essence mimodramatique lui permet d'atteindre son objectif par une double efficacité : **rendre présents** la personne du Dieu-Homme et ses mystères, au sein de l'Église, ici et maintenant, afin d'en **actualiser** la puissance de salut, au profit de ceux qui les célèbrent.

Rendre présent le Dieu-Homme à son Église

Cette omniprésence du Dieu-Homme, dans tous les actes liturgiques, nous est détaillée par la Constitution liturgique de Vatican II, qui nous rappelle que c'est de cette omniprésence que découlent, à la fois, l'efficacité absolue des mimodrames liturgiques et le caractère irremplaçable de ces mêmes mimodrames liturgiques :

« Pour l'accomplissement d'une si grande œuvre, le Christ est toujours là auprès de son Église, surtout dans les actions liturgiques. Il est là **présent dans le sacrifice de la messe, et dans la personne du ministre**, « le même offrant maintenant par le ministère des prêtres, qui s'offrit alors lui-même sur la croix » et, au plus haut point, sous les espèces eucharistiques. Il est là **présent par sa vertu dans les sacrements** au point que lorsque quelqu'un baptise, c'est le Christ lui-même qui baptise. Il est là **présent dans sa parole**, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église les Saintes Écritures. Enfin il est là **présent lorsque l'Église prie et chante les psaumes**, lui qui a promis: « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20). Effectivement, pour l'accomplissement de cette grande œuvre par laquelle Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés, le Christ s'associe toujours l'Église, son Épouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel.

« C'est donc à juste titre que la liturgie est considérée comme l'exercice de la fonction sacerdotale de Jésus-Christ, exercice dans lequel la sanctification de l'homme est signifiée par des signes sensibles et est réalisée d'une manière propre à chacun d'eux, dans lequel le culte public intégral est exercé par le Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire par le Chef et ses membres.

« Par suite, toute célébration liturgique, en tant qu'œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Église, est l'action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré. »²

Actualiser la puissance de salut du Dieu-Homme

En même temps que la présence effective et actuelle du Dieu-Homme, c'est aussi la « présentification » des « mystères » de ce Dieu-Homme, que les mimodrames liturgiques réalisent, c'est-à-dire l'actualisation, ici et maintenant, de tous ses gestes sauveurs, en premier, sa mort et de sa résurrection, bien sûr, mais aussi tout ce qu'il a enseigné et fait, aux jours de sa vie terrestre. Rappelons la définition du « mystère » donnée par Dom Casel, valable pour les « mystères » grecs, mais aussi valable, à plus forte raison, pour les « mystères » chrétiens :

« (Le mystère est) une action sacrée et cultuelle, dans laquelle une œuvre rédemptrice du passé **est rendue présente sous un rite déterminé**; la communauté cultuelle en accomplissant ce rite sacré, **entre en participation du fait rédempteur évoqué, et acquiert ainsi son propre salut.** »³

Il faut même aller jusqu'à affirmer que les actions passées du Dieu-Homme ne sont œuvre de salut, pour les fidèles, qu'au moment même de leur « présentification »

² Concile Vatican II, *Constitution de la Sainte Liturgie*, Préambule § 7.

³ Dom O. CASEL, *Le Mystère du culte dans le christianisme*, Le Cerf, 1946, Lex Orandi, pp. 171, 59 et 57.

mimodramatique, et que c'est de cette « présentification » mimodramatique que découle toute leur efficacité salvatrice :

« Le mystère (du culte), n'est pas l'application faite en détails des grâces qui dérivent de l'action salvatrice passée du Christ; **il pose la réalité de l'œuvre salvatrice d'une manière sacramentelle**; c'est de cette réalité que découle l'effet. »⁴

Cette efficacité du mystère nous paraît être une conséquence de l'intussusception mimismologique que réalise sa « présentification » mimodramatique. En effet, tout mimodrame liturgique global, qu'il soit chosal ou non, est mimodrame global d'une action du Dieu-Homme. En jouant ce mimodrame, la communauté devient le Dieu-Homme, qu'elle rend ainsi présent en elle, et devient le Dieu-Homme dans ses gestes sauveurs et participe ainsi à la puissance de salut qu'ils contiennent.

1.3 Le sacrement

Le sacrement est un mimodrame analogique, c'est-à-dire un ensemble de gestes corporels-manuels et laryngo-buccaux, avec utilisation d'une matière, qui, en signifiant une réalité du Monde d'En Haut, la rend présente et efficace, ici et maintenant.

Cette essence du sacrement peut n'être plus perçue parfaitement par suite des aléas historiques qui ont amené à réduire les gestes significatifs ou par suite d'une réduction de la parole humaine au simple langage. C'est ainsi que dans la théologie catholique, les mystères chrétiens, et plus particulièrement les sacrements, ont été disséqués en deux choses, perçues comme distinctes : d'un côté, une parole qu'on prononce (donc confondue avec le langage), comme, par exemple, dans le baptême : « N..., je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », d'un autre côté, une matière utilisée, comme l'eau dans le baptême. C'est ainsi, par exemple, que s'exprime le Catéchisme pour adultes des évêques de France :

« Mais l'ambivalence des gestes et des symboles (l'eau, par exemple, peut être porteuse de vie ou de mort) est levée par la parole qui les accompagne toujours : les sacrements sont une action symbolique à laquelle s'ajoute une parole. »⁵

Cette dichotomie peut être préjudiciable pour la compréhension en profondeur de l'économie sacramentelle. Anthropologiquement, le sacrement est un mimodrame global de style chosal, dans lequel la parole est consubstantiellement geste laryngo-buccal et geste corporel-manuel avec utilisation d'une matière. S'il peut y avoir ambivalence au niveau de la matière utilisée, comme le souligne le Catéchisme pour adultes, cette ambivalence est levée aussi bien par le geste corporel-manuel que par le geste laryngo-buccal qui accompagnent l'utilisation de cette matière⁶.

Le mimodrame que constitue le sacrement relève donc de la loi du rythmo-mimisme, découverte par Marcel Jousse et si bien analysée par lui. Et si le mimodrame peut être efficace, c'est-à-dire produire ce qu'il signifie, c'est parce que le rythmo-mimisme est cette aptitude spécifiquement humaine, à devenir rythmiquement chaque objet du Réel, par tous ses gestes, tout en restant soi-même et à rejouer propositionnellement, cet objet avec l'objet, cet objet avec un autre objet, cet objet sans l'objet. Et devenir la chose permet de

⁴ Dom O. CASEL, *Jahrbueh für Liturgiewissenschaft...*, Münster, Aschendorff 13, 1935, p. 123.

⁵ Evêques de France, *Catéchisme pour adultes*, p. 231.

⁶ Notons, au passage, que l'ambivalence de l'eau, comme porteuse de vie ou de mort, est essentielle au sacrement du baptême qui est, à la fois, plongée dans la mort du Dieu-Homme et plongée dans sa Résurrection, ainsi que nous le développons plus loin.

rendre présente la chose et permet d'agir la chose ou d'être agi par la chose.

2. LE SYMBOLISME DU BAPTÊME

Le baptême chrétien n'est pas seulement une plongée symbolique dans la mort du Christ pour une participation réelle à sa résurrection. Il présente également trois autres caractéristiques sur lesquelles il convient de s'attarder un peu. Le baptême chrétien n'est pas seulement une plongée dans la mort : il est aussi une immersion dans le Christ, une immersion dans la Parole de Dieu, dont le Christ est l'incarnation, et, enfin, il est aussi une greffe sur le Christ.

2.1 Une mort et une résurrection

A force de baptiser les petits enfants et les adultes, dans l'Eglise catholique, par une simple coulée de l'eau sur le front, on a fini par oublier que le baptême est, étymologiquement et réellement, un bain, une immersion dans l'eau.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Marcel Jousse, qui cherche toujours à nous faire retrouver les gestes concrets qui sous-tendent les mots usés par l'usage que nous en faisons, appelle Jean le baptiste : Jean l'immergeur.

J'ignore si le baptême de Jean était une immersion complète dans l'eau. L'iconographie classique du baptême de Rabbi Iéshoua nous le représente souvent à demi plongé dans les eaux du Jourdain. En tout cas, le baptême chrétien, lui, est une immersion complète dans l'eau, si on revient à la façon antique de le donner, telle qu'elle nous est décrite dans les documents anciens, et telle qu'elle est encore pratiquée dans l'église orthodoxe et dans certaines églises protestantes.

Voici la description du rite ancien que nous en donne Dom Odon Casel :

« Il y a d'abord le renoncement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres : vigoureux et saisissant symbole de l'aversion radicale et totale vis-à-vis de la vie passée, du péché et du paganisme. Tournés vers l'ouest, vers l'empire des ténèbres et de la mort, les candidats au baptême étendent les bras et les mains en avant, soufflent à la face du malin et renoncent à lui pour toujours. Ensuite, se retournant complètement vers l'est, vers la lumière et la vie, vers le Christ, l'*Oriens ex alto* (Lc 1, 78), ils lui jurent une fidélité éternelle, adhèrent à lui et à la foi sainte de l'Eglise. On les déshabille : aucun vêtement périssable, fait de main d'homme, ne peut descendre avec eux dans l'eau lustrale, d'où va remonter l'homme nouveau et spirituel. Tout leur corps est oint, afin que la vertu de l'Esprit divin les fortifie pour le combat contre le démon. Alors les futurs chrétiens descendent les trois marches du baptistère. Par une épiclese prononcée par l'évêque, l'eau a été préalablement sanctifiée et fécondée surnaturellement. Les fonts baptismaux symbolisent ainsi le sein maternel de l'Eglise. Trois fois les baptisands sont plongés dans le bain sacré, et trois fois est invoqué sur eux le nom de la sainte Trinité qui vient prendre possession de leurs âmes et leur imprimer le sceau indélébile du Christ.

« A partir de ce moment c'est l'aspect *positif* de la vie nouvelle qui est de plus en plus mis en lumière. Après la triple immersion, le nouveau baptisé remonte les trois degrés des fonts baptismaux – ou plutôt les sept si l'on compte aussi ceux du bassin lui-même. Il sort du côté opposé à l'entrée. Consacré et nouveau-né de Dieu, il est revêtu d'un vêtement blanc symbolisant la lumière de l'immortalité, et, dans la main, il reçoit une lampe allumée. Le jeune chrétien se présente alors à l'évêque qui lui impose les mains, lui confère l'onction sainte et lui communique ainsi la plénitude de la vie divine de l'Esprit que le baptême vient de faire naître en lui.

« Cet homme nouveau, tout resplendissant de lumière divine et tout brûlant de charité, monte vers l'*ecclesia*. La communauté chrétienne rassemblée l'accueille fraternellement, l'embrasse et, pour la première fois, prie en commun avec lui. Il va participer alors au Mystère des mystères, au

Sacrement par excellence, à la divine Eucharistie. Il va s'approcher pour manger la nourriture divine et pour boire le calice du salut qui contient le sang de l'Homme-Dieu. On lui présente encore du lait et du miel, comme à l'enfant qui vient de naître pour Dieu : en effet, il vient d'entrer dans la Terre promise où il va chanter désormais au Seigneur des cantiques de louange et d'amour. Le nouveau chrétien est pleinement consacré, il est devenu le concitoyen des saints, membre de la famille de Dieu, membre vivant du Christ, fils très aimé, image fidèle du Fils de Dieu, ayant droit à la vie éternelle. »⁷

Et la description du rite ancien que nous donne Denys l'Aréopagite :

« § 6 -[Le grand prêtre] prononce une sainte invocation. Tout le clergé l'ayant récitée avec lui, il ordonne aux ministres de délier la ceinture du postulant et de le déshabiller. Puis il le place face à l'occident, les mains étendues dans la même direction en signe de conjuration ; il lui ordonne trois fois de souffler sur Satan et de consentir à l'abjuration. Ayant trois fois prononcé la formule que l'autre répète après lui, il le tourne alors face à l'orient, les yeux levés, les mains tendues vers le ciel, et lui ordonne de se soumettre au Christ, ainsi qu'à tous les enseignements révélés par Dieu.

« § 7 – Cette cérémonie achevée, il l'oblige de nouveau à une triple profession de foi. Lorsque le postulant a accompli cette triple profession de foi, il prie, puis il le bénit et il lui impose de nouveau les mains. Les ministres alors le dévêtent entièrement, et les sacrificateurs apportent de l'huile sainte destinée à l'onction. Le grand prêtre commence l'onction par trois signes sacrés, puis il laisse aux sacrificateurs le soin d'oindre tout le corps de l'homme et s'avance lui-même dans la matrice de toute filiation. Il sanctifie l'eau de cette source par de pieuses invocations, il la consacre par trois effusions d'huile très saintes, opérées en signe de croix. Chaque fois qu'il verse l'huile très sainte il chante le cantique sacré inspiré aux prophètes par l'Esprit de Dieu. Il ordonne alors que l'homme soit conduit jusqu'à lui. L'un des sacrificateurs dit son nom à haute voix, ainsi que celui de son parrain tels qu'ils furent consignés dans le registre. Puis les sacrificateurs conduisent le postulant jusqu'à l'eau et le remettent au grand prêtre. Ce dernier, s'étant placé sur un lieu plus élevé, cependant que les sacrificateurs répètent à chaque immersion le nom de l'initié, trois fois le grand prêtre le plonge dans l'eau en invoquant, chaque fois qu'il pénètre dans l'eau et chaque fois qu'il en sort, les trois Personnes de la divine Béatitude. Les sacrificateurs prennent alors en charge [le nouveau baptisé] et le conduisent à son parrain, promoteur de son initiation. De concert avec lui, ils le revêtent de son vêtement et le conduisant de nouveau jusqu'au grand prêtre. L'ayant signé avec l'huile parfaitement sacramentelle, ce dernier maintenant le proclame digne de prendre part à la très sanctifiante action de grâces. »⁸

Or cette immersion complète dans l'eau est une mort symbolique, comme nous le rappelle l'apôtre Paul, à propos du baptême chrétien :

« Ou bien, ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ?

Nous avons donc été ensevelis avec lui
par le baptême dans la mort,
afin que, de même qu'a été ressuscité le Christ d'entre les morts
par la gloire du Père,
de même nous aussi, en nouveauté de vie,
nous marchions. »
(Rm 6, 3-4)

Le baptême est donc une mort symbolique qui reproduit analogiquement la mort du Dieu-Homme afin de nous donner part à sa résurrection. Il constitue donc, pour chaque

⁷ Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le Cerf, 1964, coll. Lex orandi n°38, pp. 78-79.

⁸ Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie ecclésiastique*, dans *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier, 1943, pp.254-255.

baptisé, des souffrances et une mort symboliques et, de ce fait, nous en fait partager les fruits : celui de la résurrection, sans que nous ayons à subir des souffrances ou une mort physiques. C'est ce que nous explique Cyrille de Jérusalem, avec quelques autres Pères ou Docteurs de l'Eglise qui, faute du vocabulaire rigoureux et approprié que nous fournit l'Anthropologie du Geste de Marcel Jousse, utilisent, pour parler du mimodrame chosal, corporel-manuel et laryngo-buccal que constitue le sacrement, qui mime analogiquement et réalise effectivement. les termes de « reproduction dans l'image », « participation à l'imitation », « ressemblance », « représentation, antitype, action symbolique, participation par similitude » :

« O fait nouveau et paradoxal ! Nous ne sommes pas morts en réalité et nous ne sommes pas réellement ressuscités après le crucifiement, mais notre Baptême a été **une reproduction dans l'image**, et le salut a été réellement opéré en nous. Le Christ a été crucifié en fait, Il a été enseveli et Il est vraiment ressuscité: et de tout cela il nous a été fait don, pour que, par **la participation à l'imitation de sa Passion**, nous obtenions réellement le salut. Quel excès d'amour pour les hommes ! Dans ses mains et ses pieds, le Christ a souffert les blessures des clous meurtriers, Il a enduré la douleur la plus vive, et à moi, sans que je souffre, sans que je peine, par la seule participation à sa Passion, Il a fait don du salut. Que personne n'aille croire maintenant que le Baptême ait pour seul effet de remettre les péchés et de nous rendre fils adoptifs de Dieu, à la manière du baptême de Jean qui opérait le seul pardon des péchés. Nous savons bien que le Baptême nous purifie des péchés, et qu'il est le don de l'Esprit-Saint, mais il est aussi la configuration aux souffrances du Christ.

« Voilà pourquoi saint Paul s'écrie : « Ne savez-vous pas... (Rm 6, 3 sq.) ». En parlant ainsi, il pense à cette opinion selon laquelle le baptême efface les péchés et nous rend enfants adoptifs de Dieu, mais ne nous donnerait pas la communion réelle à la Passion du Christ **par l'imitation**. Pour nous apprendre que c'est pour nous que le Christ a tout assumé, pour nous et pour notre salut, que c'est pour nous qu'Il a tout souffert, et qu'Il l'a souffert réellement et non en apparence, et que nous, nous entrons en participation de sa Passion, saint Paul s'écrie avec tant de clarté : « Si nous avons été greffés sur Lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection ». Le mot « greffés » est très bien choisi et très juste. En effet, de même qu'ici - *nous sommes à Jérusalem avec saint Cyrille de Jérusalem* - a été plantée la vraie Vigne, ainsi nous avons été greffés sur elle par la communion au baptême de la mort. Remarquez bien ici le sens exact des paroles de l'Apôtre. Il n'a pas dit : « Si nous avons été greffés sur Lui par sa mort », mais « par **la ressemblance de sa mort** ». C'est-à-dire que dans le Christ la mort a été réelle : son âme a été séparée de son corps réellement ; réelle a été sa mise au tombeau, car son corps a été enveloppé dans un linceul immaculé ; mais en vous, **c'est la ressemblance de sa Passion et de sa mort qui a eu lieu**, et cependant vous avez reçu la réalité du salut, et non seulement la ressemblance du salut. »⁹

« Nous y croyons et nous venons vers lui pour recevoir le baptême, avec le désir de participer désormais à sa mort et dans l'espérance de participer aussi à sa résurrection, tout comme lui-même ressuscita. Par suite, quand j'immerge ma tête au cours du baptême, c'est la mort du Christ notre Seigneur que je reçois, c'est son ensevelissement que je désire accepter. Et de plus, je confesse vraiment sa résurrection en remontant de l'eau, qui est comme une sorte de figure de ma résurrection déjà réalisée. »¹⁰

« Les souffrances de la Passion du Christ sont communiquées à celui qui est baptisé pour autant qu'il devient un membre du Christ comme si lui-même avait supporté ces souffrances, et par conséquent tous ses péchés sont remis par les souffrances de la Passion du Christ. »¹¹

« Il est donc clair qu'à tout baptisé, la Passion du Christ est communiquée pour le guérir,

⁹ Cyrille de JÉRUSALEM, *IIème catéchèse mystagogique*, 5 sq, P.G. 33, 1081 ou Lettres chrétiennes n° 7, p. 42, n° 5-6-7.

¹⁰ Théodore de MOPSUESTE, *3ème homélie sur le baptême*, Lettres chrétiennes, n° 7, p. 123, n° 5.

¹¹ Saint Thomas d'AQUIN, IIIa, q. 69 a.2, ad 1m.

comme si le baptisé lui-même l'avait soufferte et était mort. »¹²

Ce qui confirme cette affirmation très importante que le baptisé bénéficie des bienfaits de la mort du Dieu-Homme par analogie, sans avoir à supporter de mort physique, c'est la comparaison avec le martyr, qui, lui, est appelé à partager aussi physiquement la mort du Dieu-Homme :

« Celui-ci (le martyr) meurt avec le Christ en souffrant la mort, les autres (les baptisés) meurent avec lui dans **la représentation de sa mort**. »¹³

2.2 Une immersion dans le Christ

Une immersion dans le nom du Christ

Si l'apôtre Paul parle du baptême chrétien comme une plongée dans la mort du Christ pour une participation à celle-ci et à la résurrection qui en est le résultat, d'autres textes parlent aussi du baptême comme d'une plongée dans l'Esprit ou dans le nom du Christ :

« Jean, lui, a baptisé avec de l'eau,
mais vous, c'est dans l'Esprit saint que vous serez baptisés. »
(Ac 1, 5)

« Moi, je vous baptisais dans l'eau pour la pénitence...
Lui, vous baptisera dans l'Esprit Saint, le feu. »
(Lc 3, 16)

« Baptisez-les dans le (εις τό) nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. »
(Mt 28, 19)

« Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus Christ. »
(Ac 2, 38)

« Ils avaient seulement été baptisés dans le (εις τό) nom du Seigneur Jésus. »
(Ac 8, 16)

« Peut-on refuser l'eau du baptême
à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint
aussi bien que nous ?
Et il ordonna de les baptiser
dans le (έν τω) nom du Seigneur Jésus. »
(Ac 10, 47-48)

« A ces mots, ils se firent baptiser dans le (εις τό) nom du Seigneur Jésus. »
(Ac 19, 5)

« Baptisés dans (εις) le Christ Jésus,
c'est dans sa (εις τόν) mort que tous nous avons été baptisés. »
(Rm 6, 3)

« Serait-ce au nom (εις τό) de Paul que vous avez été baptisés ?
Je rends grâce de n'avoir baptisé aucun de vous...

¹² Saint Thomas d'AQUIN, IIIa, q. 69 a.2, ad 1m.

¹³ *Constitutions apostoliques*, V, VI, 8.

de sorte que nul ne peut dire que vous avez été baptisé en mon (εις τό) nom. »
(1 Co 1, 13)

« Mais vous vous êtes lavés,
mais vous avez été sanctifiés,
mais vous avez été justifiés,
par le nom du Seigneur Jésus Christ
et par l'Esprit de notre Dieu. »
(1 Co 6, 11)

« Tous ont été baptisés en (εις τόν) Moïse
dans la nuée et dans la mer. »
(1 Co 10, 2)

« Vous tous, en effet, baptisés dans (εις) le Christ,
vous avez revêtu le Christ. »
(Ga 3, 27)

On remarquera que l'on est soit baptisé dans le nom de quelqu'un (εις τό), soit directement dans quelqu'un (εις). La plupart des traductions édulcore cette réalité en traduisant « au nom de » au lieu de « dans le nom de ». Or, le nom, c'est la personne. Il faut redonner à cette expression toute sa valeur : par le baptême, on est plongé dans le Dieu-Homme ou l'Esprit Saint, comme dans une eau. Le baptême chrétien est donc essentiellement une immersion dans le Dieu-Homme. C'est lui, l'eau primordiale d'où jaillit le monde nouveau. L'eau matérielle n'est que l'analogème du Dieu-Homme, eau primordiale. Le baptême étant le geste fondateur de la vie chrétienne en est, de ce fait, le geste prototype : l'essence de la vie chrétienne est donc d'être une immersion dans le Dieu-Homme.

Cette immersion dans le Dieu-Homme évoque une analogie proposée par Jean-Baptiste Olier : celle de la teinture d'un tissu. Pour teindre un tissu, on a deux solutions : ou bien, étendre sur lui la teinture avec un pinceau ; ou bien, plonger le tissu dans la teinture. Le baptême chrétien réalise cette deuxième solution : le chrétien est plongé dans la teinture qu'est le Dieu-Homme, il est désormais totalement transformé.

Une immersion dans la Parole de Dieu

Mais cette plongée « dans le nom du Christ » se réalise par une plongée dans l'eau baptismale. Cela nous introduit à une nouvelle compréhension du baptême : le baptême chrétien est une plongée dans le Dieu-Homme en tant que Parole de Dieu. Par le baptême, le chrétien signifie et réalise à la fois l'essence même de ce qu'il est : celui qui se plonge tout entier dans la Parole de Dieu.

Rappelons-nous, en effet, que l'eau est l'analogème de la Parole de Dieu. Voici un certain nombre de textes bibliques qui établissent une comparaison fréquente entre l'eau (et plus particulièrement la pluie) et la parole, qu'elle soit la Parole de Dieu ou la parole d'un homme.

« Ruisselle ma doctrine comme la pluie,
descende ma parole comme rosée,
comme les ondées sur la verdure,
comme les averses sur l'herbe. »
(Dt 32, 2)

« A chaque pause, nul ne répliquait
et sur eux, goutte à goutte, tombaient mes paroles.
Ils m'attendaient comme la pluie,
leur bouche s'ouvrait comme pour l'ondée tardive. »
(Jb 29, 22-23)

« Des eaux profondes, voilà les paroles de l'homme,
un torrent débordant, une source de vie. »
(Pr 18, 4)

« Le conseil est une eau profonde dans le coeur humain,
l'homme entendu n'a qu'à puiser. »
(Pr 20, 5)

« La pluie et comme la neige qui descendent des cieux
n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre,
sans l'avoir fécondée
et l'avoir fait germer,
pour donner la semence au semeur
et le pain à celui qui mange ;
ainsi ma parole qui sort de ma bouche
ne me reviendra pas sans résultat,
sans avoir fait ce que je veux,
sans avoir accompli sa mission. »
(Is 55, 10-11)

« Jésus, fils de Sira, Eléazar, de Jérusalem,
qui a répandu comme une pluie la sagesse de son coeur. »
(Si 50, 27)

Dans un commentaire du « Cantique des Cantiques » fait par un rabbi d'Israël, la Tôrah est longuement comparée à l'eau, ressemblance par ressemblance :

« Sont comparables les Dabârs de la Tôrah
à de l'eau, car il est dit :
« Vous tous qui avez soif,
venez vers l'eau ». »(Is 55)

De même que l'eau
(est) d'un bout du monde à l'autre bout,
Ainsi la Tôrah
(est) d'un bout du monde à l'autre bout.

De même que l'eau
(est) la Vie pour le Monde,
Ainsi la Tôrah
(est) Vie pour le Monde.

De même que l'eau
rafraîchit la néfesh,
Ainsi la Tôrah.

De même que l'eau

purifie l'homme de la souillure,
Ainsi la Tôrah
purifie le souillé de sa souillure.

De même que l'eau
purifie le corps,
Ainsi la Tôrah
purifie le corps.

De même que l'eau
tombe goutte à goutte
et fait des fleuves et des fleuves,
Ainsi la Tôrah.

Un homme apprend deux halakôt aujourd'hui
et deux halakôt demain,
Jusqu'à ce qu'il soit fait
comme un fleuve jaillissant.

De même que l'eau n'a rien d'agréable pour le corps
tant qu'il n'éprouve pas la soif,
de même la Tôrah ne plaît pas à l'homme
avant qu'il se sente attiré vers elle.

De même que les eaux quittent l'endroit élevé
et vont vers l'endroit bas,
Ainsi les Dabârs de la Tôrah point ne demeurent,
sauf en celui dont le savoir est abaissé.

L'eau ne conserve pas sa fraîcheur dans des vases d'or et d'argent,
mais dans les vases les plus communs (en terre) ;
la Tôrah ne demeure qu'avec celui qui se fait petit
et ressemble à un vase d'argile.

Un grand personnage ne ressent aucune honte
à demander de l'eau à boire à un inférieur ;
il n'hésitera pas davantage à dire à un subalterne :
« Enseigne-moi un chapitre, un verset,
voire même une lettre de la Tôrah ».

Quiconque ne sait pas nager,
risque de se noyer ;
de même celui qui ne sait comment s'orienter
à travers les paroles de la Tôrah
et prendre des décisions en conséquence,
sera lui aussi submergé.»
(Rabbi Hanina ben Iddi, Taanithya, *Talmud de Babylone*)¹⁴

¹⁴ cf. A. COHEN, *Le Talmud*, Payot, 1976, pp. 184-185.

2.3 Une greffe au Christ

Une autre analogie est développée par l'apôtre Paul à propos du baptême chrétien. Il s'agit de l'analogie de la greffe :

« Si, en effet, nous avons été greffés sur lui
par la ressemblance de sa mort,
à la résurrection aussi,
nous le serons. »
(Rm 6, 5)

L'apôtre Paul revient, à la fin de cette même épître aux Romains, sur cette analogie de la greffe, à propos de la mise à l'écart temporaire du peuple d'Israël pour une greffe possible des païens :

« Si la racine est sainte,
les branches le sont aussi.
Mais si quelques-unes des branches ont été coupées,
tandis que toi, olivier sauvage,
tu as été greffé parmi les branches restantes de l'olivier
pour avoir part avec elles à la richesse de la racine,
ne va pas faire le fier aux dépens des branches.
Tu peux bien faire le fier !
Ce n'est pas toi qui portes la racine,
mais c'est la racine qui te porte.
Tu diras sans doute :
des branches ont été coupées
pour que moi je sois greffé.
Fort bien.
Elles ont été coupées à cause de leur infidélité,
et toi, c'est par la foi que tu tiens.
Ne t'enorgueillis pas,
crains plutôt.
Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles,
il ne t'épargnera pas non plus.
Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu :
sévérité envers ceux qui sont tombés,
bonté envers toi,
pourvu que tu demeures en cette bonté,
autrement tu seras retranché toi aussi.
Quant à eux, s'ils ne demeurent pas dans l'infidélité,
ils seront greffés, eux aussi :
car Dieu a le pouvoir de les greffer de nouveau.
Si toi, en effet, retranché de l'olivier sauvage
auquel tu appartenais par nature,
tu as été, contrairement à la nature, greffé sur l'olivier franc,
combien plus ceux-ci seront-ils greffés sur leur propre olivier
auquel ils appartiennent par nature ! »
(Rm 11, 16-24)

Il y a deux façons de réaliser une greffe : soit l'arbre est stérile et on lui greffe un rameau sain qui portera du fruit ; soit le rameau est stérile et on le greffe sur un arbre sain qui lui fera porter du fruit. La greffe réalisée par le baptême relève du deuxième cas : nous sommes stériles et nous sommes greffés sur l'arbre sain qu'est le Dieu-Homme, la vraie Vigne.

Immersion et greffe réalisent cette inhabitation réciproque dont parle Iéshoua :

« Demeurez en moi,
et moi en vous.
De même que le sarment ne peut porter du fruit de lui-même,
s'il ne demeure pas dans la vigne,
ainsi vous non plus,
si en moi vous ne demeurez pas.
C'est moi la Vigne,
vous, les sarments.
Quiconque demeure en moi,
et moi en lui,
celui-là porte du fruit abondant,
car hors de moi vous ne pouvez rien faire.
Si quelqu'un ne demeure pas en moi,
il est jeté dehors comme le sarment
et il se dessèche
et on les rassemble
et au feu on les jette
et ils brûlent.
Si vous demeurez en moi
et (si) mes paroles en vous demeurent,
ce que vous voulez, demandez-le
et cela arrivera pour vous. »
(Jn 15, 4-7)

Une certaine conception du maître Iéshoua

Ces analogies induites par le baptême de Jésus et le baptême chrétien nous montrent bien que le rapport du chrétien au maître Iéshoua est d'un tout autre ordre que celui d'un gourou à ses disciples. Rabbi Iéshoua n'est pas celui qui ouvre une voie en nous donnant l'exemple et nous invite à le suivre en nous demandant de l'imiter. Rabbi Iéshoua est la voie même et nous le suivons, non par imitation, mais par intussusception, ce que suggèrent les analogies de l'immersion et de la greffe. Pourtant, la conception d'un maître qui montre la voie reste encore la conception courante d'un certain nombre de chrétiens et d'auteurs contemporains, comme Eric Edelman, par exemple :

« Il indique comment éveiller en l'homme l'immense potentiel spirituel qui est en lui, comment s'affranchir grâce à la vérité et accéder au Royaume en ressuscitant. Ce n'est pas faire affront à son originalité que d'affirmer que c'est exactement ce que proposent toutes les autres sagesse traditionnelles. L'originalité réside dans la manière dont il a montré la voie et dans la façon dont il l'a lui-même incarnée. »¹⁵

¹⁵ Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 166.

« Mais il ne faut pas s’y tromper, la voie spirituelle ne consiste pas à singer un modèle ou à répéter mécaniquement les paroles du maître. Cette imitation est essentiellement une invitation à *être* – la plus belle invitation qui soit. Elle laisse ouverte la possibilité d’un accomplissement, à condition de mettre en œuvre une pratique juste. »¹⁶

« En tant que guide, il est un maître de sagesse qui enseigne et montre aux hommes le chemin à parcourir. »¹⁷

2.4 Une circoncision du cœur

2.4.1 *Un corps de chair, conséquence de la Chute*

La deuxième récitation de la Genèse nous enseigne que la condition de l’Humain, constitué « âme vivante » par le souffle de Dieu insufflé dans ses narines, est d’être nu :

« Ils étaient deux, nus,
le Terreux et son *’ishah*
et ils n’étaient plus confondus. »
(Gn 2, 25)

Mais, après la Chute, *’Ish* et *’Ishah* connaissent qu’ils sont nus et nous les voyons d’abord coudre des feuilles de figuier pour s’en faire des ceintures (Gn 3, 7). Ensuite, nous voyons Dieu lui-même faire des tuniques de peau et en revêtir *’Ish* et *’Ishah* (Gn 3, 21). A travers le symbolisme de la nudité, ne nécessitant aucun vêtement avant la Chute et en nécessitant un après, que ce soit celui de la ceinture de feuille de figuier ou celui des tuniques de peau, c’est le changement de la condition de l’Humain qui nous est décrite, comme nous l’enseigne le Talmud ainsi qu’Annick de Souzenelle et Jean Borella.

La nudité originelle

Interrogeons-nous d’abord sur le symbolisme de cette nudité dont nous parle la Genèse. Nous voyons, au départ, dans l’état originel voulu par Dieu, quand *’Ish* a pris conscience de *’Ishah*, « os de ses os et chair de sa chair », que celui-ci commence son travail de spiritualisation, par lequel il devient progressivement ressemblance de Dieu, en épousant son féminin, qui est l’ombre de Dieu en lui. Alors la nudité ne pose aucun problème, car n’étant plus confondus mais « compagnons de joug », comme l’affirme un targoûm, *’Ish* et *’Ishah* sont revêtus d’un vêtement de lumière qui résulte de leur spiritualisation. En effet, l’exégèse rabbinique, jouant sur les mots *or* (lumière) et *o’r* (peau), interprète le verset : « YHWH fait à l’homme des vêtements de peau » en comprenant « YHWH donne à l’homme la peau pour vêtement » expliquant que par le péché l’Humain cesse d’être lumière (**or**) et devient peau (**o’r**), et devient carne.

Voici ce qu’en dit un targoûm, dans sa traduction de Gn 3 :

« Alors leurs yeux à tous deux s’illuminèrent
et ils connurent qu’ils étaient nus,
car ils avaient été dénudés du vêtement de splendeur,
avec lequel ils avaient été créés,
et ils voyaient leur honte. »

¹⁶ Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 168.

¹⁷ Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 182.

(T Gn 3, 6-7, Add. 27031)

« YHWH Elohim fit pour Adam et sa femme
des vêtements de gloire avec la peau du serpent qu'il lui avait enlevée,
pour mettre sur la peau de leurs corps,
à la place des splendides (vêtements) dont ils avaient été dépouillés,
et il les en revêtit. »

(T Gn 3, 21, Add 27031)

Et Josy Eisenberg et Armand Abecassis de confirmer cette interprétation traditionnelle :

« Selon un commentaire traditionnel, Adam possédait initialement un vêtement de lumière, une sorte d'épiderme lumineux qui serait tombé avec le péché découvrant son derme et par conséquent sa nudité.

« La Bible dit en effet que Dieu fit pour Adam et Eve des tuniques de peau afin de cacher leur nudité. Or le mot peau - O'R - est très proche du mot lumière: OR. Voilà pourquoi Rabbi Méïr enseignait que les vêtements de lumière originels s'étaient transformés en vêtements de peau. L'homme est nu parce qu'il n'est plus transparent mais véritablement *incarné*. »¹⁸

Cette transformation des vêtements de lumière en vêtements de peau, dont parle la tradition rabbinique, correspond en fait à un retournement de l'Humain, à une inversion de sa triple structure : corps, âme, esprit, comme nous l'enseigne Jean Borella, à travers l'analogie de sphères concentriques :

« L'homme est un être de la nature et présente donc un structure analogue à celle de tous les êtres créés. Il y a en lui de la réalité corporelle, de la réalité psychique et de la réalité spirituelle. Nous nommerons ces trois « parties » de l'homme : corps, âme, esprit : en latin *corpus, anima, spiritus*. Il s'agit de trois réalités de nature différente, dont les modalités animique et corporelle, primitivement comprises en elle à titre de possibilités, se sont actualisées comme telles à l'état séparé (ou quasi séparé, car une séparation totale équivaldrait à l'inexistence pure et simple).

« Si nous voulons nous représenter cet état principiel de l'homme, nous pourrions le figurer sous la forme d'une sphère, celle de l'esprit, comprenant en elle une autre sphère plus petite, celle du psychisme, close en elle-même sur un point, centre des deux sphères précédentes, et correspondant au corps. Le corps apparaît ainsi comme une modalité infinitésimale de la réalité spirituelle de l'homme principiel. Mais il apparaît aussi comme ce qu'il y a de plus intérieur et de plus secret dans l'esprit.

« Cet homme principiel correspond à l'Adam du premier récit de la création, celui qui est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le deuxième récit de la création de l'homme représente déjà une descente cosmique au niveau proprement subtil. La sphère pneumatique n'enveloppe plus les sphères animique et corporelle. Au contraire le *pneuma* (le spirituel) est insufflé *dans* le corps, et l'homme, par cette insufflation devient une « âme vivante ». Cela signifie à la fois que le pneumatique est bien le principe du psychique (qui donc en est l'effet), mais aussi que le psychique devient la forme générale de l'humanité. Enfin, le péché originel est la cause d'une deuxième descente cosmique, au niveau corporel cette fois : « leurs yeux s'ouvrirent et ils virent qu'ils étaient nus ». Le corps n'est plus vêtu de l'âme : « Et Dieu fit à Adam et à sa femme des *tuniques de peau* et Il les en revêtit ». C'est l'actualisation de la modalité corporelle proprement dite, telle que nous la connaissons présentement, les tuniques de peau symbolisant la forme corporelle qui enveloppe la forme subtile. Au terme de ce processus d'extériorisation progressive, l'ordre des sphères anthropologiques est donc inversé ; la sphère corporelle enveloppe la sphère animique qui enveloppe elle-même la sphère pneumatique. Celle-ci apparaît alors à son tour comme un point infinitésimal, et si l'on projette ces sphères sur un

¹⁸ Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Et Dieu créa Ève, A Bible ouverte II*, Albin Michel 1979, p. 314.

plan horizontal, on obtient deux cercles concentriques (le corporel entourant le psychique) avec, au centre, le point spirituel correspondant à la trace de la verticale ascendante. Il faut observer en outre que la sphère animique occupe toujours une situation intermédiaire, tandis que le corporel et le spirituel ayant échangé leurs positions respectives, on saisit le rapport direct qui les unit, et l'on comprend ainsi que le corps est vraiment le symbole visible de l'esprit invisible. Restaurer l'Adam principal consistera donc à rendre à l'esprit corporel et le corps spirituel. C'est là l'enseignement de nombreuses écoles mystiques. »¹⁹

Annick de Souzenelle nous délivre le même enseignement, à partir de l'analogie du gant qui se retourne, symbolisant l'interversion des six pôles de l'Humain : intérieur-extérieur, droite-gauche, haut-bas.

« Entre la conscience et supra-conscience, se situe ce que la tradition hébraïque appelle le « *Retournement des Lumières* ». Il s'agit d'un retournement mystérieux selon lequel l'Homme, qui jusqu'ici était miroir de Dieu, traverse le miroir. Son bras droit devient le bras gauche de Dieu, son bras gauche le bras droit de Dieu. L'Homme entrant dans le divin est « retourné » et l'intérieur devient l'extérieur, « *Aujourd'hui, nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face* » (Paul, 1, Corinthiens, XIII, 12).

« Ce retournement se lit aussi au niveau du corps humain, l'hémisphère cérébral droit régissant le côté gauche du corps, l'hémisphère gauche, le côté droit. Le croisement s'opère à la hauteur du bulbe rachidien où les fibres nerveuses émanées du cerveau droit se portent vers la moitié gauche de la moelle, les fibres émanées du cerveau gauche vers la moitié droite de la moelle.

...

« Cette notion de retournement, insaisissable intellectuellement, ne peut être approchée que par l'image d'un gant que l'on retourne : le gant droit ne peut plus alors ganter que la main gauche. Mais l'intérieur est devenu l'extérieur...

« Ce retournement s'accompagne de la traversée des hiérarchies angéliques, mondes invisibles que les vertèbres cervicales, au niveau du corps, symbolisent. Elles conduisent à l'ultime mystère. »²⁰

« Le drame de la chute est intervenu troublant l'ordre ontologique. Aux termes de ce drame, l'Homme est parvenu à l'illusion de l'unité acquise dans la conquête de son NOM sans avoir commencé le travail des épousailles intérieures.

« Adam est désormais revêtu de « tunique de peau », « retourné » à l'extérieur de lui-même. Nous avons vu que cette nature seconde distribue les énergies de telle sorte que la droite est devenue la gauche et que la gauche est devenue la droite.

« Chez l'Homme-en-tunique-de-peau que chacun de nous est aujourd'hui, le cerveau droit correspondant à **Sagesse** envoie désormais ses informations au côté gauche du corps, et le féminin qui est ontologiquement force profonde devient miséricorde féminisée, c'est-à-dire affectivité émotionnelle.

« La Gloire ontologique divine laisse place aux victoires extérieures, à la Puissance vaniteuse.

« Le cerveau gauche correspondant à **Intelligence** envoie désormais ses informations au côté droit du corps, et le masculin qui est ontologiquement miséricorde parce que conscient de sa faiblesse, devient force extérieure, force physique, force de compétition, qui écrase et qui ne s'investit que dans la conquête du monde extérieur.

« La Puissance ontologique laisse place à la gloire extérieure, à la conquête de la renommée (pôle extériorisé inconsciemment par rapport au pôle intérieur qui est conquête du NOM), à la vanité glorifiée.

¹⁹ Jean BORELLA, *La Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Marin Morin, 1979, pp. 117-118.

²⁰ Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 2000, pp. 69-70.

« Dans cette perspective, nous – hommes en tunique de peau – confondons, à un premier niveau de conscience, le cerveau droit masculin-Sagesse qui n'a pas commencé de fonctionner, avec l'inconscient, le côté ténèbre féminin. C'est confondre l'organe masculin avec le ventre féminin. Si celui-ci n'a pas été pénétré, c'est parce que l'Homme n'a pas encore développé sa Sagesse, son organe mâle ontologique, celui qui doit pénétrer ses terres-cieux intérieurs.

« Si le cerveau gauche féminin s'est développé, c'est qu'il a investi toute son Intelligence à la conquête du monde extérieur et, pour ce faire, l'a pourvu d'un faux organe mâle. Nous avons masculinisé notre intelligence qui est devenu agent de pénétration au lieu d'être pénétrée.

« Nous avons hyperdéveloppé ce faux masculin avec tout son cortège de forces consacrées au monde extérieur et, niant toute faiblesse, nous avons fait vivoter la sagesse dans des catégories moralisantes, sécurisantes, la femellisant.

« Mais en chacun de nous, en l'Homme, ces deux dimensions, l'une ontologique, l'autre liée à la tunique de peau, coexistent et se superposent.

« Les Chinois confirment cette vision : selon leur propre Tradition, le corps énergétique est, dans sa réalité non manifestée, masculin à droite, féminin à gauche ; dans sa réalité manifestée, féminin à droite, masculin à gauche.

« Ils appellent le non-manifesté ontologique le « *ciel antérieur* », et le manifesté biologique immédiat le « *ciel postérieur* ».

« Cette inversion des orientations se situe à un moment très précis : celui de la conception... le ciel antérieur est tout ce qui est avant la conception, le ciel postérieur, tout ce qui est après.

« La conception est donc le lieu temporo-spatial où il y a une permutation des orientations.

« ... Toutefois ces deux orientations sont concomitantes parce que **la naissance est constante et permanente**, parce qu'à chaque instant, la Vie qui se poursuit dans un individu est une vie qui renaît.²¹ »²²

Si nous suivons ces différentes interprétations, il nous faut comprendre que dans l'état originel voulu par Dieu, le passage du Terreux, d'ombre de Dieu vers la ressemblance de Dieu, provoque un passage de son corps psychique vers un corps pneumatique (ou spirituel) dont l'essence est d'être lumineux, puisque « Dieu est lumière » (1 Jn 1, 5). Le corps psychique nu est revêtu de cette lumière comme d'un vêtement. Par la Chute, la progression du corps psychique vers le corps pneumatique est interrompue et, du coup, le corps psychique devient corps de chair, faisant apparaître sa nudité.

2.4.2 Le sens symbolique de la circoncision

La circoncision dans la chair

Pourquoi Dieu fait-il de la circoncision la condition nécessaire de son Alliance avec le Peuple de Dieu, Israël ?

« Et Elohim dit à Abraham :

« Et toi mon alliance tu garderas,

toi et ta descendance après toi pour leurs générations.

Ceci est mon alliance que vous garderez

entre moi et entre vous

et entre ta descendance après toi

sera circoncis chez vous tout mâle

et vous vous circoncirez la chair de votre prépuce

et ce sera un signe d'alliance entre moi et entre vous ». »

(Gn 17, 9-11)

²¹ Docteur Jean SCHATZ, *Réflexions sur la Gauche et la Droite selon la pensée énergétique chinoise*, Revue CoEvolution, n° 4, 1981.

²² Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 2000, pp. 73-75.

La circoncision se fait en trois temps. D'abord, on coupe le prépuce ; ensuite, on fait apparaître le gland ; enfin, le circonciseur suce le sang.

Le premier temps s'appelle *Orlah* צורלה qui contient *Aor* צור qui désigne « la tunique de peau » dont Dieu a revêtu Adam, transformant ainsi le corps lumineux d'Adam en corps de chair puisque ne reflétant plus le nom de Dieu.

Ce premier temps consiste donc en quelque sorte à enlever la tunique de peau pour faire réapparaître le nom de Dieu, le Yod que constitue le gland. La circoncision est donc signe d'alliance entre Dieu et l'Humain, parce qu'elle est destinée à rappeler à l'Humain la nécessité pour lui de faire réapparaître le Nom divin qui est en lui et que la Chute a momentanément dissimulé.

« Dans un deuxième temps appelé *Priah* פריה, les chairs sont écartées, séparées, pour découvrir בשר *Basar*, la « chair » originelle qui est principe de vie. *Priah* est le mot qui veut dire « fructification, fertilité, fécondité » - *Pri* est le fruit. Il est fait de la racine פר *Par*, symbole de fécondité, et des deux lettres sacrées *Yah* יה qui commencent le Divin Tétragramme.

« La mise à nu de la chair originelle est le retour aux normes ontologiques de l'Homme, à la puissance de sa fécondité qui, dans cette perspective, ne concerne pas la procréation, mais la mise au monde de יה *Yah*, l'enfant divin qui révèle le NOM et dont l'enfant extérieur est le symbole.

« Dans un troisième temps appelé *Mtistsah* מציצה qui veut dire « sucement », le *Moël* (le circonciseur) suce le sang afin de découvrir la *Nephesh*, l'âme vivante liée au sang. Alors l'enfant redevient âme vivante. »²³

Tout le symbolisme de la circoncision réside donc dans le dépouillement des « vêtements de peau », revêtus après la Chute, et qui correspondent au corps de chair que nous connaissons actuellement, afin de faire apparaître à nouveau le corps psychique, cette âme vivante et parlante, voulue et créée par Dieu, en ombre de lui, grâce à laquelle l'Humain peut devenir corps pneumatique, ressemblance de Dieu, « enfant divin qui révèle le NOM ».

La circoncision du baptême

Pour l'apôtre Paul, dans la Nouvelle Alliance, la circoncision de la chair est remplacée par la circoncision du baptême qui constitue également un « dépouillement du corps de chair » :

« (Dans le Christ) aussi vous avez été circoncis
d'une circoncision non faite de main humaine,
dans le dépouillement du corps de chair,
dans la circoncision du Christ :
mis au tombeau avec lui par le baptême,
en qui aussi vous avez été ressuscités
par la foi en l'énergie de Dieu
l'ayant ressuscité lui d'entre les morts,
et vous étant morts par les fautes
et l'incirconcision de votre chair,
il vous a fait vivre avec lui,
vous faisant grâce de toutes les fautes. »
(Col 2, 11-13)

²³ Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 2000, p. 137.

Rien d'étonnant donc à ce que nous retrouvions, dans le rite ancien du baptême, le thème de la nudité et du vêtement. En effet, celui qui va être baptisé commence par être dévêtu pour exprimer sa renonciation au vieil homme au corps de chair, celui qui résulte de la Chute :

« Tel est l'enseignement que suggère saintement la tradition symbolique en dépouillant pour ainsi dire le néophyte de sa vie antérieure, en lui arrachant jusqu'aux dernières affections d'ici-bas, en la plaçant le corps et les pieds nus, face à l'occident pour abjurer les mains tendues toute communication avec les ténèbres mauvaises, pour expulser en quelque sorte tout ce qui dans sa conduite passée, portait le signe de la dissemblance, pour accepter l'abjuration totale de tout principe contraire à la conformité divine. »²⁴

Après avoir été baptisé, il revêt un habit blanc, symbole de cet homme nouveau au corps psychique restauré, appelé de nouveau à devenir corps pneumatique :

« On revêt ensuite l'initié de vêtements lumineux. Maintenant que son courage et sa déification l'ont rendu insensible à tout ce qui appartient au domaine des oppositions, grâce à l'énergique tension de son vouloir vers l'Un, tout ce qui était en lui désordre s'ordonne ; ce qui était informe prend forme et sa vie maintenant s'irradie d'une pleine lumière. »²⁵

On remarquera également que le supplice de la croix, par lequel le corps de chair du Dieu-Homme va être mis à mort afin de ressusciter, comporte le dépouillement des habits pour une nudité totale du crucifié.

La circoncision du cœur dans le Souffle

« D'un côté, la circoncision est profitable
si tu pratiques la Tôrâh ;
mais si tu es transgresseur de la Tôrâh,
ta circoncision est devenue incirconcision.
Si donc l'incirconcision observe les prescriptions de la Tôrâh,
n'est-ce pas que son incirconcision lui sera comptée pour circoncision ?
Et lui, incirconcision de nature,
mais accomplissant la Tôrâh,
te jugera toi qui, avec la lettre et la circoncision,
est transgresseur de la Tôrâh.
En effet, ce n'est pas ce qui se voit
qui fait le Juif
ni ce qui se voit dans la chair
(qui fait) la circoncision,
mais ce qui est secret
(qui fait) le Juif
et la circoncision du cœur dans le Souffle,
non dans la lettre
dont la louange (ne vient) pas des hommes
mais de Dieu. »
(Rm 2, 25-29)

²⁴ Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie ecclésiastique*, dans *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier, 1943, p. 259.

²⁵ Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie ecclésiastique*, dans *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier, 1943, p. 261.

2.4.3 Le symbolisme du sexe masculin

Annick de Souzenelle raconte, dans son livre *Le symbolisme du corps humain*, l'intuition qu'elle eut un jour que le tétragramme sacré représentait un corps humain :

« Qu'est donc ce Nom apparaissant pour la première fois au deuxième chapitre de la Genèse auprès d'Elohim, après que le monde ait été créé dans son Principe ? Je me posais cette question lorsque tout à coup le Tétragramme m'apparut sous ce dessin :



« Quelques mois plus tard en ouvrant un jour « au hasard » le *Sepher HaZohar*, Livre de la Splendeur (livre qui, avec le *Sepher Yetsirah* – Livre de la Formation – est une sorte de « Bible des Qabbalistes »), mes yeux tombèrent sur cette phrase : « *L'Épée du Saint, béni soit-il, est formé du Tétragramme : le Yod en est le pommeau, le Vav la lame, les deux Hé les deux tranchants* » (Zohar, III, 274b).

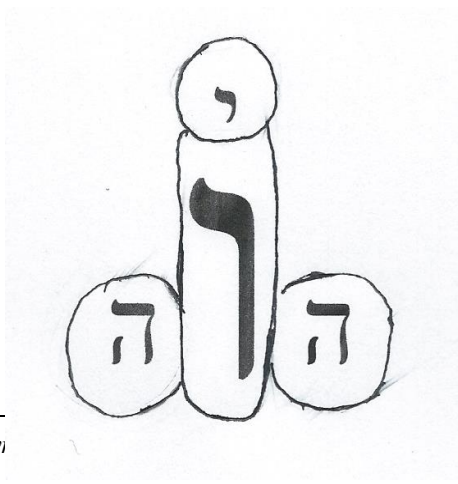
« [...] Le Tétragramme devint alors mon guide.

« Peu à peu son visage m'apparut : dans le *Yod*, le pommeau, se dessine la tête de l'Homme, le front que touche le Chrétien lorsque, se signant, il nomme le Père. Dans le *Vav*, la lame, apparaît la colonne vertébrale formée des énergies du Père dans l'éternel engendrement du Fils. Dans les deux *Hé*, les deux tranchants, se déploient les poumons que prolongent les deux bras et les deux mains de l'Homme que l'Esprit emplit du souffle de Vie.

« Le Tétragramme révèle ainsi la « structure divine » dans son essence trinitaire, et la structure trinitaire de l'Homme, son image. Il est l'archétype par excellence à partir duquel « *Dieu se fait Homme pour que l'Homme devienne Dieu* ». »²⁶

Effectivement, dans le signe de croix, la main droite se porte au front pendant qu'on nomme le Père, le *Yod* (il est intéressant de remarquer au passage que le *Yod* représente une main) ; la main droite descend ensuite le long du corps dessinant le *Vav* pendant qu'on nomme le Fils ; cette main droite passe ensuite d'une épaule à une autre, les deux *Hé*, pendant qu'on nomme le Saint-Esprit.

Personnellement, en contemplant le Tétragramme sacré, ainsi disposé, celui-ci m'a évoqué également le sexe masculin :



²⁶ Annick de SOUZENELLE, *Le sy*

2000, pp. 32-33.

Cela me paraît gros de conséquences pour expliquer, par exemple, la caractéristique de l'homme par rapport à la femme et la signification de la relation sexuelle, le sens symbolique de la circoncision, la perversion de l'acte homosexuel masculin, la prêtrise réservée aux hommes.

Signification symbolique de l'union sexuelle

Cela signifie d'abord que l'homme porte corporellement le Nom de Dieu. Par son sexe en érection, l'homme manifeste, dans le Monde d'En Bas, le Nom de Dieu. Par son sexe en érection, l'homme est le rejeu du Nom de Dieu, donc de Dieu lui-même.

Dans la récitation mimopédagogique, nous retrouvons ce sexe en érection dans le geste de l'homme : l'index correspondant à la verge et au gland, les doigts repliés : majeur, annulaire et auriculaire, d'une part, pouce d'autre part, correspondant aux bourses.

C'est sans doute la raison pour laquelle, en hébreu, le mâle est *zakor*, celui qui se souvient. Par son sexe en érection, le mâle se souvient du Nom de Dieu en le « prononçant ». En effet, anatomiquement, si on observe un corps humain nu, qu'il soit masculin ou féminin, on peut remarquer que le tronc fait apparaître comme un visage humain : les deux seins en sont les yeux, le nombril le nez et le sexe la bouche.

Lorsque, par son sexe en érection, il pénètre la femme, il fait « manger » le Nom de Dieu à la femme dont le sexe correspond à la bouche de ce visage que dessine le tronc humain. Cette « manducation » porte l'homme et la femme à l'extase de la jouissance sexuelle. Symboliquement, cela signifie que 'Ish, rejeu mimismologique concret de Dieu, fait manger à 'Ishah ce rejeu mimismologique concret qu'elle transforme en rejeu symbolique, les portant tous deux à l'extase de la connaissance qui opère la ressemblance. Ils deviennent alors une seule chair, celle qui annonce le mystère de Dieu.

«Le mot hébreu *Zakor*, « mâle », est aussi le verbe « se souvenir »; ainsi est fondamentalement mâle celui ou celle qui se souvient de cet « autre côté » de lui, dit « femelle », *Naqob*. Celui-là signifie « trou » ou le verbe « trouser », non étranger à l'idée de « nommer », car au plus profond de ce trou femelle est le Nom, germe de JE SUIS, fondateur de l'être. »²⁷

C'est ce caractère sacré du sexe masculin qui explique, sans doute aussi, la raison pour laquelle il existe un tabou plus grand relativement à l'exhibition du sexe masculin qu'à celle du sexe féminin.

La perversion de l'union homosexuelle masculine

Il est curieux de constater que la Bible ne condamne que l'union homosexuelle masculine :

« Et avec un mâle tu ne coucheras pas
des coucheries de femme,
c'est une abomination. »
(Lv 18, 22)

« C'est pourquoi Dieu les a livrés aux passions du déshonneur :
en effet, leurs femelles (θήλειαι) ont échangé leur rapport naturel
pour le contre nature,
pareillement et aussi les mâles (αρσενες)

²⁷ Annick de SOUZENELLE, *Le Féminin de l'être, Pour en finir avec la côte d'Adam*, Albin Michel, 1997, p. 26.

délaissant le rapport naturel de la femelle,
se sont enflammés dans le désir des uns pour les autres,
mâles avec mâles,
commettant l'infamie
et recevant en retour en eux-mêmes
le salaire qui convenait à leur égarement. »
(Rm 1, 26-27)

« ...Ni les pédérastes (*arsenocoïtai*, de *arsen* = mâle et *coït* = copulation) ...
n'hériteront du Royaume de Dieu. »
(1 Co 6, 9-10)

« Sachant ceci que la loi n'est pas là pour le juste,
mais pour les iniques et pour les rebelles,
... pédérastes (*arsenocoïtais*)... »
(1 Tm 1, 9-10)

C'est très certainement parce que l'union homosexuelle masculine est une profanation du Nom de Dieu, en particulier, parce qu'elle se réalise par sodomisation qui est une pénétration anale par le sexe masculin. L'anus n'est pas une « bouche » et il n'est pas anatomiquement fait pour cette fonction.

La masturbation individuelle est également une profanation du Nom de Dieu car, symboliquement, seule la femme est appelée à toucher le sexe masculin, symbole du Tétragramme sacré.

3. LES ANNONCES HISTORIQUES DU BAPTÊME

L'eau est le symbole de la Parole de Dieu dans tous ses effets, comme nous venons de le voir. Mais, dans le christianisme, à cause de l'Histoire sainte à laquelle celui-ci se réfère, l'eau prend une signification particulière. C'est ce que nous enseigne la prière de bénédiction de l'eau baptismale, récitée pendant la Vigile Pascale, en évoquant les principaux événements qui lui donnent cette signification :

« Par ta puissance invisible, Seigneur, tu accomplis des merveilles dans tes sacrements, et au cours de l'histoire du salut tu t'es servi de l'eau, ta créature, pour nous faire connaître la grâce du baptême.

« Dès les commencements du monde, c'est ton Esprit qui planait sur les eaux pour qu'elles reçoivent en germe la force qui sanctifie.

« Par les flots du déluge, tu annonçais le baptême qui fait revivre, puisque l'eau y préfigurait également la mort du péché et la naissance de toute justice.

« Aux enfants d'Abraham, tu as fait passer la mer Rouge à pied sec pour que la race libérée de la servitude préfigure le peuple des baptisés.

« Ton Fils bien-aimé, baptisé par Jean, dans les eaux du Jourdain, a reçu l'onction de l'Esprit Saint.

« Lorsqu'il était en croix, de son côté ouvert, il laissa couler du sang et de l'eau ; et quand il fut ressuscité, il dit à ses disciples : « Allez enseigner toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

« Maintenant, Seigneur, regarde avec amour ton Eglise et fais jaillir en elle la source du baptême.

« Que l'Esprit Saint donne, par cette eau, la grâce du Christ afin que l'homme, créé à ta ressemblance, y soit lavé par le baptême des souillures qui déforment cette image, et renaisse de l'eau et de l'Esprit pour la vie nouvelle d'enfant de Dieu. »

Mais il paraît important de montrer que cette signification particulière que confère à l'eau chaque événement de l'Histoire du salut n'est qu'une modulation de la signification de l'eau en tant que symbole de la Parole de Dieu.

Nous allons donc méditer sur la signification particulière que revêt l'eau, en tant qu'eau primordiale dans le récit de la Création, en tant qu'eau du Déluge, en tant qu'eau de la Mer Rouge, pour approfondir le mystère du baptême dans toutes ses dimensions.

3.1 Des eaux primordiales à l'eau du baptême : une nouvelle Création

Les eaux primordiales

« En commencement de (*ou* pour commencer)

Elohim créa toi les cieux et toi la terre²⁸.

Et la terre était vague et vide,

et la ténèbre sur la face de l'abîme,

et le Souffle d'Elohim couvant sur la face des eaux. »

(Gn 1, 1-2)

En un commencement, Elohim pose en face de lui deux principes : les Cieux et la Terre. Ce chiffre deux est d'ailleurs souligné doublement par le fait que le texte de la Genèse commence par la lettre Beth dont la valeur numérique est deux et par le fait exceptionnel que

²⁸ « Ce « toi », répété deux fois, pronom personnel féminin passé sous silence dans les traductions car, prononcé 'Et, ce mot n'est qu'un instrument grammatical qui introduit un complément direct quand celui-ci est défini – ici « les cieux et la terre ». (Annick de SOUZENELLE et Frédéric LENOIR, *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée*, Albin Michel, 2005, p. 114).

cette lettre Beth est écrite plus grande que les autres lettres qui suivent. Deux principes sont donc à l'origine de la Création :

« Bien que l'écriture hébraïque ne connaisse pas de majuscule, ici la première lettre de la *Torah*, le Beth de Bérechit, est écrite avec un grand Beth, comme si c'était pour faire ressortir un caractère tout exceptionnel de ce premier Beth ! En sachant que la valeur numérique de la lettre Beth est 2, nous pourrions en effet traduire ce premier Beth par ce 2, pour lire ainsi dans ce texte : « 2 réchit bara Elohim », « 2 débuts créa l'Éternel, le ciel et la terre ».

« Ainsi, on peut remarquer que dès le tout premier verset, dans son premier mot et dès sa première lettre, la *Torah* nous annonce qu'il existe DEUX débuts, DEUX points de départ, DEUX commencements pour chaque chose ! Le premier commencement est celui qui est le plus terrestre : c'est le commencement tangible où la perception de l'univers est limitée et mesurable. C'est ce commencement qui est cristallisé par la lettre Beth, cette lettre qui elle aussi est terrestre, audible et mesurable. Le second commencement est celui du monde du Ciel. Le monde du Ciel ne connaît pas les distances physiques, dans son univers tout s'exprime en langage métaphysique ! Cet univers est évidemment celui de la lettre Aleph, qui elle non plus ne se laisse pas exprimer tangiblement et vocalement. Et au début, tout au début, Dieu créa ces deux notions, de sorte que c'est à l'homme de savoir dans lequel des deux mondes il désire évoluer. A remarquer aussi que le mot hébreu « choisir », *boher*, commence par la même lettre.

« Le premier caractère de la *Torah* est donc de grand format pour rappeler que lui, le Beth, qui représente le monde matériel de la terre, n'est pas seul dans l'existence mais que, encore bien antérieur à lui, se trouve l'Aleph, la seule lettre à être vraiment autonome et indépendante et qui elle est l'exponent et le point de départ du monde du Ciel. »²⁹

Mais à ces deux débuts que sont les Cieux, symbolisant le Monde d'En Haut, et la Terre, symbolisant le Monde d'En Bas, s'ajoute un troisième élément que sont les Eaux qui ne sont nommées qu'à la fin de verset 2 mais qui précèdent les Cieux et la Terre et qui constituent comme un avant de la Création, comme le faisait remarquer Rachi. En effet, les Cieux semblent n'apparaître qu'au Jour deuxième, quand Elohim sépare les Eaux d'En Bas des Eaux d'En Haut, grâce à la voute qu'Elohim appelle « cieux » (v. 8). Et la Terre ne semble apparaître qu'au Jour troisième, quand nous assistons au rassemblement des Eaux d'En Bas pour l'apparition du sol sec qui sera appelé « terre » (v. 9-10). Pour commencer donc, nous avons une matière première, constituée par les Eaux, où sont encore indifférenciés Cieux et Terre :

« L'état premier du monde, c'est une situation où aucune option, aucune orientation, n'a encore été prise, où tout est possible, mais où tout est encore inintelligible. »³⁰

« Le monde créé par Dieu est de lui-même constitué d'une infinité de possibilités ; la matière pouvait, à son origine, suivre telle loi plutôt que telle autre ; c'est pourquoi elle est littéralement « impensable », puisqu'on ne peut penser qu'une seule possibilité à la fois.

« C'est Dieu, et non la matière elle-même, qui impose la loi. Le monde aurait pu être organisé d'une autre manière. La loi lui vient de l'extérieur. Elle lui est transcendante, elle ne lui est pas immanente. »³¹

Des Cieux, il n'est rien dit, mais de la Terre, il est dit qu'elle est vague et vide. Et des Eaux, il est affirmé deux choses : en tant qu'abîme, elles sont couvertes de la ténèbre et en tant qu'eaux, elles sont couvées par le Souffle d'Elohim.

²⁹ <http://www.kabbale.eu/les-mysteres-de-bereshit/>

³⁰ Josy EISENBERG, Armand ABECASSIS, *A Bible ouverte*, Albin Michel, 1978, tome I, p. 48.

³¹ Josy EISENBERG, Armand ABECASSIS, *A Bible ouverte*, Albin Michel, 1978, tome I, p. 44.

Nous posons donc l'interprétation suivante. Ce qu'Elohim, Dieu trinitaire, pose devant lui, séparément de lui, c'est la nature humaine du Dieu-Homme, manifestée par les Eaux primordiales, matière susceptible de recevoir toutes les formes. En quoi ces Eaux primordiales peuvent-elles être le symbole de la nature humaine ?

On peut penser que ces Eaux primordiales sont la mer. Or, en surface, la mer est un élément en perpétuelle agitation due au souffle du vent. N'oublions pas que le mot « rythme », en grec *rhuthmos*, désigne ce mouvement des vagues. Par cette agitation constante due au souffle du vent, symbole de l'Esprit, la mer parle :

« Les flots s'élèvent, Seigneur,
les flots élèvent leur voix,
les flots élèvent leur fracas.
Plus que la voix des eaux profondes,
des vagues superbes de la mer,
superbe est le Seigneur dans les hauteurs. »
(Ps 92, 3-4)

Nous verrons plus loin que la chair, qui désigne la nature humaine dans la Bible, se dit en hébreu *basar* et signifie « ce qui annonce ». Ce qui différencie, en effet, la nature animale et la nature humaine, qui sont toutes deux des « âmes vivantes », en hébreu *nefesh hayah*, c'est que la nature humaine est douée de parole « pour illuminer les yeux et faire entendre les oreilles »³², pour avoir reçue en ses narines l'haleine de Dieu, la *neshama*. Qui, mieux que la mer qui parle sous le souffle du vent, peut symboliser la nature humaine douée de parole par l'esprit ?

Par ailleurs, la mer est un miroir dans lequel se reflète le ciel et dont elle prend la couleur suivant le temps atmosphérique. D'autre part, la mer enfle particulièrement sa voix en entrant en contact avec le rivage, par le sac et le ressac. Analogiquement, la mer parle la Terre. Ainsi donc, miroir et écho des Cieux, la mer parle la Terre. Elle est donc le symbole, par excellence, de la nature humaine du Dieu-Homme, en tant que rejeu mimodramatique du Rejeu divin qu'est le Verbe. En effet, de même que la mer est un miroir du ciel et un écho sous le souffle du vent, de même la nature humaine du Dieu-Homme est un miroir et un écho de sa nature divine (symbolisée par les Cieux) sous le souffle de l'Esprit Saint. Et la mer, en tant qu'elle « parle » la Terre, est aussi le symbole de la nature humaine du Dieu-Homme en tant que source de la Création, rejeu mimoplastique du rejeu divin qu'est le Verbe. Ne serait-ce pas ce que suggère l'apôtre Pierre lorsqu'il affirme que la terre a été constituée par l'eau pour la parole de Dieu ? :

« Des cieux étaient jadis
et une terre à partir de l'eau
et par l'eau constituée,
pour la parole de Dieu. »
(2 P 3, 5)

Enfin, par sa profondeur, les « abîmes » dont parle l'Écriture, échappant à l'observation, traversée par des courants profonds et habitée par la multitude des poissons, la mer est aussi le symbole de l'inconscient de la nature humaine, réceptacle d'énergies profondes et des sens multiples de la parole.

³² Targoum Add. 27031 de Gn 2, 7.

Et, de même que les Eaux primordiales semblent précéder la création des Cieux et de la Terre, de même la nature humaine du Dieu-Homme précède la Création :

« Il est avant toutes choses. »
(Col 1, 17)

C'est pourquoi cette nature humaine est engendrée et non pas créée. Cet engendrement n'est pas un engendrement « physique » mais « pédagogique » en ce sens que la nature humaine du Dieu-Homme procède d'un rejeu du Verbe, « hors de lui-même ». Comme l'affirme Josy Eisenberg :

« N'en déplaise aux théologiens, il ne faudrait pas dire que le monde a été tiré du néant, mais tiré de Dieu. Et même plus précisément, poussé, repoussé, expulsé par Dieu du sein même de Dieu. On le voit bien : tout, dans ce langage, évoque ici un accouchement. Dieu a accouché du monde par une expulsion créatrice. [...] La Bible affirme donc ici que le monde était en Dieu et que Dieu l'a expulsé pour lui donner naissance tout comme le fait la mère au moment de l'accouchement. »³³

Ce qui confirme également que les premiers versets de la Genèse ont un lien avec l'engendrement du Dieu-Homme c'est le fait que nous retrouvons la présence de l'Esprit-Saint au-dessus de Marie, après l'annonce faite par l'ange Gabriel : « *L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut mettra son ombre sur toi* ». Comme me l'a fait remarquer Bertran Chaudet (kinésithérapeute et diacre permanent du diocèse du Mans), le diaphragme est situé au-dessus du bassin qui a la forme d'un nid, ce bassin contenant l'utérus avec ses eaux amniotiques. Or le diaphragme présente une courbure analogue à celles des ailes d'un oiseau et la respiration anime ce diaphragme d'un mouvement analogue à celui d'un battement d'ailes, évoquant ce qu'affirme la Genèse : « *Le Souffle de Dieu planant sur les eaux* ». Indéniablement, l'Évangile nous présente l'incarnation, comme la manifestation, dans les temps qui sont les derniers, de l'engendrement de l'humanité du Dieu-Homme à l'origine des temps.

Il est également intéressant de remarquer que nous retrouvons la présence de l'Esprit-Saint, planant au-dessus des eaux sous forme de colombe, lors du baptême de Rabbi Iéshoua qui constitue la manifestation du Dieu-Homme et le Jour Un de la Re-création que constitue notre rédemption. Nous pouvons même bilatéraliser les faits relatifs à la Création et au baptême de Rabbi Iéshoua :

Création	Baptême
L'Esprit d'Elohim planant sur la face des eaux	L'Esprit de Dieu venant sur lui
Elohim dit :	Et voilà qu'il y eut une voix des cieux et celle-ci disait :
« Que soit la lumière ! »	« Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé »
« ô, le bien ! »	« en lui, je suis comblé ! »
Adam placé par Dieu au Jardin	Jésus poussé par l'Esprit au désert

³³ Josy EISENBERG, Armand ABECASSIS, *A Bible ouverte*, tome I, Albin Michel, 1978, p. 33.

La Bible de Jérusalem rapporte le fait suivant, dans une note relative au texte de Mt 3, 15 : « Une légende apocryphe s'est glissée ici dans deux manuscrits de la Vet. Lat. : « *Et tandis qu'il était baptisé, une lumière intense se répandit hors de l'eau, au point que tous les assistants furent saisis de crainte* ». ». Cette allusion à la lumière renforce encore le rapprochement avec le premier jour de création, celui de la lumière. On remarquera, toutefois, que, dans le récit du baptême, l'Esprit de Dieu repose sur Iéshoua et non plus sur les eaux primordiales et la voix de Dieu dit : « mon Fils » et non plus « lumière ». Autrement dit, Iéshoua est substitué aux eaux primordiales et à la lumière. Le baptême de Rabbi Iéshoua apparaît donc comme une nouvelle création, où tout va renaître du Dieu-Homme, l'éternelle eau primordiale. Cela confirme notre interprétation de la récitation de la Genèse : l'eau primordiale est la nature humaine du Dieu-Homme en laquelle se rejoue mimodramatiquement les Cieux, manifestation de la nature divine du Verbe, et à partir de laquelle va se rejouer mimoplastiquement la Terre.

L'eau du baptême est donc le symbole de la nature humaine du Dieu-Homme en tant que jeu mimodramatique, en miroir et en écho, de la nature divine et notre plongée dans l'eau du baptême est donc notre plongée dans cette nature humaine afin que notre propre nature humaine devienne jeu mimodramatique de la nature divine. C'est par le baptême, plongée dans le Dieu-Homme, que se réalise son souhait que nous demeurions en lui.

Le fleuve à quatre têtes

S'il est question des eaux primordiales dans la première récitation de la Genèse, il est également question d'eau dans la deuxième récitation, à propos du fleuve à quatre têtes (Gn 2, 10-14) du Jardin de Plaisance. Or, un certain nombre de baptistères anciens comporte une représentation des quatre têtes du fleuve du Jardin de Plaisance, ce qui laisse supposer que les anciens percevaient un lien symbolique entre l'eau du baptême et ces quatre têtes de fleuve.

Remarquons d'abord que la tradition juive interprète le Jardin de Plaisance comme symbole de la Tôrah. En effet, d'une part, là où le texte hébraïque affirme que le Terreur doit « cultiver et garder » le jardin d'Eden :

« Et Adonāi Dieu a pris le Terreur
et il l'a laissé dans le jardin d'Eden
pour le cultiver et le garder »
(Gn 2, 15)

les targoûms affirment que le Terreur doit « cultiver la Tôrah et garder ses commandements » :

« YHWH Elohim prit Adam
et le fit habiter dans le jardin d'Eden
pour rendre un culte selon la Tôrah (*ou* : pour cultiver la Tôrah)
et pour garder ses commandements. »
(Targoûm Neofiti 1 de Gn 2, 15)

« YHWH Elohim prit Adam de la montagne du culte,
endroit d'où il avait été créé,

et le fit demeurer dans le jardin d'Eden
pour rendre un culte selon la Tôrah (*ou* : pour cultiver la Tôrah)
et pour garder ses commandements. »
(Targoum Add. 27031 de Gn 2, 15)

D'autre part, le livre du Siracide, compare la Sagesse à différentes espèces d'arbres :

« Je me suis enracinée chez un peuple plein de gloire,
dans le domaine du Seigneur, en son patrimoine.
J'y ai grandi comme le cèdre du Liban,
comme le cyprès sur le mont Hermon.
J'ai grandi comme le palmier d'Engaddi,
comme les plants de roses de Jéricho,
comme un olivier magnifique dans la plaine,
j'ai grandi comme un platane.
Comme la cinnamome et l'acanthé j'ai donné du parfum,
comme une myrrhe de choix j'ai embaumé,
comme le galbanum, l'onyx, le labdanum,
comme la vapeur d'encens dans la Tente.
J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe,
ce sont des rameaux de gloire et de grâce.
Je suis comme une vigne aux pampres gracieux,
et mes fleurs sont des produits
de gloire et de richesse. »
(Si 24, 12-17)

en affirmant aussitôt après que cette Sagesse n'est autre que la Tôrah donnée à Moïse :

« Tout cela n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très Haut,
la Tôrah promulguée par Moïse,
laissée en héritage aux assemblées de Jacob. »
(Si 24, 23)

En résumé, le Jardin de Plaisance est un verger où pousse « tout arbre qui fait plaisir à voir et est bon à manger ». Et ces arbres sont les analogèmes des fruits de la Tôrah-Sagesse et Adam, qui reçoit la mission de *cultiver* et de *garder* ce jardin, reçoit, d'après les targoûms, la mission de *cultiver* la Tôrah et de *garder* les commandements. Or, le fleuve « sort d'Eden pour abreuver le jardin ». Ce fleuve a donc, lui aussi, quelque chose à voir avec la Tôrah. Effectivement, le Siracide, après avoir comparé la Sagesse aux arbres et affirmé que cette Sagesse n'est autre que la Tôrah donnée à Moïse, nous dit que cette Tôrah est comme les quatre fleuves issus du fleuve unique :

« Tout cela n'est autre que le livre de l'alliance du Dieu Très Haut,
la Tôrah promulguée par Moïse,
laissée en héritage aux assemblées de Jacob.
C'est elle qui fait abonder la sagesse comme les eaux du Phisôn,
comme le Tigre à la saison des fruits ;
qui fait déborder l'intelligence comme l'Euphrate,
comme le Jourdain au temps de la moisson ;
qui fait couler la discipline comme le Nil,
comme le Gihôn aux jours de vendange.
Le premier n'a pas fini de la découvrir,

et de même le dernier ne l'a pas trouvée.
 Car ses pensées sont plus vastes que la mer,
 ses desseins plus grands que l'abîme.
 Et moi, je suis comme un canal issu d'un fleuve,
 comme un cours d'eau conduisant au paradis.
 J'ai dit : « Je vais arroser mon jardin,
 je vais irriguer mes parterres. »
 Et voici que mon canal est devenu fleuve
 et le fleuve est devenu mer.
 Je ferai luire la discipline dès le matin,
 je porterai au loin sa lumière.
 Je répandrai l'instruction comme une prophétie
 et je la transmettrai aux générations futures.
 Voyez : ce n'est pas pour moi que je travaille
 mais pour tous ceux qui la cherchent. »
 (Si 24, 23-34)

Ce texte, en mettant en scène le scribe, interprète de la Tôrah, nous guide dans la compréhension de ce fleuve aux quatre têtes. Il s'agit de l'interprétation de la Tôrah, qui la rend féconde comme les arbres fruitiers, grâce au double aspect de cette interprétation : compréhension du texte (intelligence) et pratique des commandements (discipline).

Précisément, la tradition juive distingue quatre niveaux d'interprétation de la Tôrah, comme quatre fleuves issus du fleuve unique de la Tôrah :

« La tradition juive propose quatre niveaux de lecture :
 « Le *pechat*, le *remez*, le *derach*, le *sod*, dont les initiales forment le mot : *pardes* = paradis, c'est-à-dire le verger sacré où l'on peut cueillir les diverses variétés de fruits de la Révélation.
 « Le *pechat* (simple), c'est le sens littéral, la lecture simple de l'évènement ou de la loi.
 « Le *remez* (allusion) : l'évènement fait allusion à un évènement ultérieur. Exemple : Abraham descend en Egypte, c'est un signe avant-coureur de l'esclavage d'Israël.
 « Le *derach* (exposition) : l'évènement implique une leçon éthique ou spirituelle sans aucun rapport avec les faits cités.
 « Le *sod* (mystère) : c'est le sens caché. En général, il s'agit des forces divines cachées dans l'histoire et dont les hommes et les faits sont les véhicules et l'incarnation. »³⁴

« Le texte sacré « écrit du doigt de Dieu sur les tables de pierre » (Ex 31, 18) ne livre pas tout son sens à la première lecture. Il faut procéder par couches de profondeur.

« Le premier niveau n'offre que le sens littéral (*pschat*). Il faut décortiquer le fruit.
 « Le second niveau est l'allusion (*remez*). C'est le renvoi à un autre passage ou à une autre expression. Mais l'allusion n'est pas transparente du premier coup. Au lecteur de chercher et de découvrir la relation d'ici à là.

« Le troisième niveau est le *drach*, c'est-à-dire l'interprétation c'est-à-dire encore l'enrichissement du sens.

« Enfin, le savoir dans toute sa vérité et dans tout son éclat est obtenu lorsque le lecteur atteint le *sod* ou secret enfoui dans les mots.

« Les initiales de *Psat*, *Remez*, *Drash* et *Sod* forment le mot *PRDS* qui vocalisé donne *pardes* ou verger...

« La lecture de la Tôrah est un échec aussi longtemps que le lecteur n'a pas atteint le niveau du mystère ultime. »³⁵

³⁴ Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *A Bible ouverte IV : Jacob, Rachel, Léa et les autres*, Albin Michel, p. 31.

³⁵ *Rencontre* n° 60, 2^{ème} trimestre 1979, p. 82 (voir aussi p. 81).

« Rabbi Siméon dit : Si un homme considère la Torah comme un simple recueil d'histoires et de questions quotidiennes, malheur à lui ! Ce genre d'écriture, qui traiterait de questions banales, et même un texte meilleur, nous aussi, même nous, pourrions le rédiger. Bien plus, les princes de ce monde ont en leur possession des livres d'une valeur plus précieuse encore, que nous pourrions imiter si nous voulions rédiger une semblable « torah ». Mais *la* Torah, en chacun de ses mots, détient des vérités suprêmes et des secrets sublimes.

« Voyez l'équilibre parfait entre le monde d'en haut et celui d'en bas. Israël ici-bas est maintenu en équilibre par les anges d'en haut, dont il est écrit : « Tu fais de Tes anges les vents » (Psaume CIV, 4). Car, lorsque les anges descendent sur terre, ils revêtent des vêtements terrestres, sinon ils ne pourraient séjourner en ce monde, et celui-ci ne pourrait les supporter. Mais s'il en est ainsi pour les anges, combien cela est-il vrai pour la Torah : c'est la Torah qui a créé les anges et créé tous les mondes, et c'est par la Torah que tout est sustenté. Mais le monde ne pourrait supporter la Torah si elle n'avait revêtu les habits de ce monde.

« Ainsi, les récits que rapporte la Torah ne sont que ses vêtements extérieurs, et malheur à celui qui considère que cet habit est la Torah même, car cet homme sera privé de sa part dans le monde qui vient. Ainsi parlait David : « Dessille-moi les yeux, et je contemplerai les merveilles en Ta Torah » (Psaume CXIX, 18), ce qui signifie : les choses qui sont (cachées) par-dessous. Considérez ceci : La partie la plus visible d'un homme, c'est le vêtement qu'il porte, et ceux qui manquent d'entendement, quand ils regardent l'homme, peuvent ne pas voir en lui plus que ce vêtement. Pourtant, c'est en réalité le corps de l'homme qui fait la fierté de ses vêtements et son âme est la gloire de son corps.

« Il en est de même pour la Torah. Ses récits qui rapportent des choses du monde composent l'habit qui couvre le corps de la Torah. Et ce corps est formé des préceptes de la Torah, *goufey-torah* (corps : principes majeurs). Les hommes sans entendement ne voient que les récits, les vêtements ; ceux qui ont un peu plus de sagesse voient également le corps. Mais les véritables sages, ceux qui servent le Roi Très-Haut, ceux qui se tenaient au Mont Sinaï, pénètrent jusqu'à l'âme, jusqu'à la Torah véritable qui est la racine fondamentale de tout. Aux temps futurs, il leur sera accordé de pénétrer jusqu'à l'âme même de l'âme de la Torah.

« Voyez maintenant comme il en va de même dans le monde céleste, avec le vêtement, le corps, l'âme et l'âme supérieure. Les vêtements extérieurs sont les cieux et tout ce qu'ils contiennent ; le corps est la Communauté d'Israël, et c'est le vase de l'âme, à savoir de « la gloire d'Israël ». Et l'âme de l'âme est l'Ancien Saint. Et tout est conjoint, un degré dans l'autre.

« Malheur aux pécheurs qui prennent la Torah pour de simples fables concernant les choses du monde, ne voyant que le vêtement extérieur. Heureux les justes dont le regard pénètre jusqu'à la Torah même. Tout comme le vin doit être mis dans une cruche pour se conserver, la Torah doit être enveloppée dans un vêtement extérieur. Ce vêtement est fait de fables et de récits. Mais nous, nous devons pénétrer au-delà. »³⁶

Les Pères du désert utilisent aussi quatre niveaux d'interprétation des Ecritures, qu'il est intéressant de rapprocher des quatre niveaux de l'exégèse rabbinique. Ici, c'est Cassien qui se fait l'écho de cette tradition des Pères du désert :

« La *théorie* se divise en deux parties, c'est-à-dire l'interprétation historique et l'intelligence spirituelle ; et c'est ce qui fait dire à Salomon, après avoir détaillé la grâce multiforme de l'Eglise : « Tous ceux de sa maison ont double vêtement. » La science spirituelle, à son tour, comprend trois genres : la tropologie, l'allégorie et l'anagogie. C'est d'eux qu'il est dit dans les *Proverbes* : « Pour vous, écrivez ces choses en triples caractères sur la largeur de votre cœur. »

³⁶ *Le Zohar, Le Livre de la Splendeur*, Extraits choisis et présentés par Gershom SCHOLEM, III, 152a, Seuil, 1980, pp. 111-112.

« L'histoire a trait à la connaissance des événements passés et qui frappent les sens. L'Apôtre en donne un exemple, lorsqu'il dit : « Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante et l'autre de la femme libre. Mais celui de la servante naquit selon la chair ; et celui de la femme libre, en vertu de la promesse ».

« Ce qui suit, relève de l'allégorie, parce qu'il y est dit des choses réellement arrivées, qu'elles figuraient d'avance un autre mystère : « Ces deux femmes sont les deux Alliances : l'une, du mont Sina, enfantant dans la servitude ; et c'est Agar. Car Sina est une montagne d'Arabie, qui symbolise la Jérusalem actuelle, laquelle est esclave avec ses enfants ».

« L'anagogie s'élève, des mystères spirituels, à des secrets du ciel, plus sublimes et plus augustes. On la voit dans ce que l'Apôtre ajoute immédiatement : « Mais la Jérusalem d'en haut est libre ; et c'est elle qui est notre mère. Car il est écrit : Réjouis-toi, toi qui n'enfantais pas ! Eclate en cris joyeux, toi qui ne connaissais pas les douleurs de l'enfantement ! Les enfants de la délaissée sont plus nombreux que les enfants de celle qui avait l'époux ».

« La tropologie est une explication morale qui regarde l'amendement de la vie et la formation ascétique : comme si, par ces deux Alliances, nous entendions la *pratique* et la science *théorique* ; ou que nous voulions prendre Jérusalem ou Sion pour l'âme humaine, comme il nous est montré dans ces paroles : « Loue, Jérusalem, le Seigneur ; loue ton Dieu, Sion ».

« Les quatre figures se trouveront donc réunies, si nous le voulons, si bien que la même Jérusalem pourra revêtir quatre acceptions différentes : au sens historique, elle sera la cité des Juifs ; au sens allégorique, l'Eglise du Christ ; au sens anagogique, la cité céleste, « qui est notre mère à tous » ; au sens tropologique, l'âme humaine, que nous voyons souvent louer ou blâmer par le Seigneur sous ce nom.

« Voici dans quels termes le bienheureux Apôtre parle de ces quatre genres d'interprétation : « Frères, quelle utilité vous apporterai-je, si je viens à vous parlant en langues, et que je ne vous parle point par révélation, ou par science, ou par prophétie, ou par doctrine ? »

« La *révélation* se rapporte à l'allégorie, qui manifeste en expliquant selon le sens spirituel, les vérités cachées sous le récit historique. Ainsi, par exemple, si nous essayons de dévoiler « comment nos pères furent tous sous la nuée, et tous furent baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer », comment « tous mangèrent le même aliment spirituel, et burent le même breuvage spirituel du rocher qui les accompagnait, rocher qui était le Christ ». Cette explication, qui montre figurés d'avance le corps et le sang du Christ que nous recevons chaque jour, a raison d'allégorie.

« La *science*, qui est aussi mentionnée par l'Apôtre représente la tropologie. Celle-ci nous fait discerner selon la prudence l'utilité ou la bonté de toutes les choses qui relèvent du jugement pratique : comme lorsqu'il nous est ordonné de juger par devers nous « s'il convient qu'une femme prie Dieu, la tête non voilée ». Cette sorte d'interprétation renferme, nous l'avons dit, un sens moral.

« La *prophétie*, que l'Apôtre nomme en troisième lieu, signifie l'anagogie, qui transporte le discours aux choses invisibles et futures, comme dans ce passage : « Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance sur le sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous contristiez pas, comme fait le reste des hommes, qui n'a point d'espérance. Si, en effet, nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui. Aussi, nous vous déclarons sur la parole du Seigneur que nous, les vivants, réservés pour le temps de l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis. car le Seigneur lui-même, au signal donné, à la voix de l'archange, au son de la trompette divine, descendra du ciel, et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront d'abord ». C'est la figure de l'anagogie qui paraît dans une exhortation de cette nature.

« La *doctrine* dit l'ordre tout simple de l'exposé historique, laquelle ne renferme point de sens plus caché que celui qui sonne dans les mots. Ainsi, dans les textes qui suivent : « Je vous ai enseigné premièrement, comme je l'ai appris moi-même, que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour et qu'il est apparu à Céphas » ; et : « Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, né sous la Loi, afin d'affranchir ceux qui étaient sous la Loi » ; ou encore : « Ecoute Israël, le Seigneur ton Dieu est un Seigneur unique ».³⁷

³⁷ Cassien, *Conférence XIV*, 8, Le Cerf, Collection Sources chrétiennes, n° 54, 1958, pp. 189-192.

Or, dans un très beau texte, le Zohar compare la Tôrah à une jeune fille, amante de l'Humain, qui cherche à l'initier aux mystères les plus profonds :

« [La Torah] peut se comparer à une jeune fille belle et de haute naissance, enfermée dans une chambre isolée du palais. Elle a un amant dont elle seule connaît l'existence. Par amour pour elle, il passe et repasse sans cesse devant le palais, et regarde de tous côtés, espérant l'apercevoir. Elle sait qu'il ne s'éloigne jamais du palais ; alors, que fait-elle ? Elle perce une petite ouverture dans sa chambre secrète et révèle un instant son visage à l'amant, puis aussitôt, derechef, le cache. Lui seul, et nul autre, a aperçu son visage, et il sait que c'est par amour de lui qu'elle s'est, à lui seul, révélée l'espace d'un seul instant ; et son cœur et son âme, tout en lui est attiré vers elle.

« Ainsi en est-il de la Torah : elle ne révèle ses plus profonds secrets qu'à ceux qui l'aiment. Elle sait que celui qui est sage de cœur erre jour après jour devant les portes de sa demeure.

« Que fait-elle ? De son palais, elle lui montre son visage, lui accorde un signe d'amour, et se retire aussitôt dans le secret de son lieu. Lui seul reçoit son message, et il est attiré vers elle de tout son cœur et de toute son âme et de tout son être. C'est ainsi que la Torah, pour un instant, se dévoile par amour à ses amants, et suscite en eux un amour renouvelé. Voici comment agit la Torah : au début, lorsqu'elle se révèle à un homme pour la première fois, elle lui fait un signe. S'il comprend ce signe, c'est bien ; mais s'il ne le comprend pas, elle l'exhorte, et l'appelant « faible d'esprit » dit à ses messagers : Allez dire à ce faible d'esprit qu'il vienne vers moi et nous parlerons – ainsi qu'il est écrit : « Quiconque a l'esprit faible, qu'il approche » (Proverbes IX, 4). Et, lorsqu'il arrive, elle commence à lui parler, d'abord à travers le voile qu'elle a suspendu devant ses paroles, afin qu'il puisse avancer petit à petit. C'est ce qu'on nomme *derasha*. Puis elle lui parle à travers un voile tenu de fin tissage ; elle lui parle par allusions et devinettes – et c'est ce qu'on nomme *haggada*.

« Lorsqu'il s'est familiarisé avec elle, elle se dévoile à lui face à face, et s'entretient avec lui de tous ses mystères cachés et de toutes les voies secrètes qui sont restées dissimulées en son cœur depuis les temps premiers. cet homme est alors véritablement initié à la Torah, il est un « maître de la maison », car elle lui a révélé tous ses mystères, ne lui en taisant ni dissimulant aucun. Elle lui dit : Distingues-tu l'indication, le signe que je t'ai donné au commencement, combien de mystères il renferme ? C'est alors qu'il en vient à comprendre que rien ne peut être ajouté ni retranché aux paroles de la Torah, pas un signe, pas une lettre.

« C'est pourquoi les hommes devraient aspirer de toutes les forces de leur être à suivre la Torah afin de devenir ses amants, comme nous l'avons dit. »³⁸

Nous retrouvons ici *Ishah*, tirée du plus profond de l'homme, comme une aide contre lui, pour l'aider à accéder à la connaissance des réalités du Monde d'En Haut à travers la connaissance des manifestations du Monde d'En Bas, par l'union, en l'Humain, de la connaissance psychique et de la connaissance pneumatique, union du masculin et du féminin.

La tradition juive identifie la connaissance pneumatique à la connaissance de la Tôrah de Moïse par les quatre niveaux d'interprétation. Mais cette Tôrah, dans son ensemble, n'est que l'interprétation de la Vie, c'est-à-dire l'interprétation et la compréhension du sens de ce qui est et de ce qui advient, dans le Monde d'En Bas. C'est la Vie qui est la première Tôrah qui est donnée à l'Humain, ainsi que nous l'enseigne le Prologue de Jean :

« Tout ce qui a été fait en lui est vie
et la vie était la lumière des hommes. »
(Jn 1, 4-5)

³⁸ *Le Zohar, Le Livre de la Splendeur*, Extraits choisis et présentés par Gershom SCHOLEM, II, 94b, Seuil, 1980, pp. 82-84.

et c'est parce que cette première Tôrah, la Tôrah créée, n'a pas été reçue par l'Humain qu'une seconde Tôrah a été donnée, la Tôrah révélée. Cette seconde Tôrah, à son tour, n'ayant pas été reçue par les siens, une troisième Tôrah est donnée à l'Humain, la Tôrah incarnée, l'Homme-Dieu.

La plongée dans l'eau du baptême, parce qu'elle a pour fonction de nous faire participer à la mort et à la résurrection du Dieu-Homme et de nous plonger dans la Parole de Dieu, a pour finalité, comme les quatre fleuves du Jardin de Plaisance, de nous introduire à l'illumination, c'est-à-dire à la connaissance la plus achevée de Dieu. C'est ce que nous enseigne Denys l'Aréopagite :

« La très sainte célébration des sacrements a pour vertu première, en conformité avec Dieu, de purifier saintement les imparfaits ; pour vertu moyenne d'illuminer et d'initier ceux qu'elle a purifiés ; pour vertu dernière, qui résume les précédentes, de parfaire les initiés dans la connaissance des mystères auxquels ils ont accès.

« Voici maintenant comment se divisent les fonctions qui appartiennent aux ministres du culte. Leur première vertu consiste, par l'entremise des sacrements, à purifier les imparfaits ; leur vertu moyenne, à illuminer ceux qu'ils ont purifiés ; leur vertu dernière, la plus sublime de toutes, et qui s'adresse à tous ceux qui communient à la lumière divine, à les parfaire dans la science la plus achevée de leurs illuminations contemplatives. »³⁹

3.2 Des eaux du Déluge à l'eau du baptême : une descente dans l'inconscient

Que le Déluge soit symbole du baptême, c'est l'apôtre saint Pierre qui nous le confirme dans sa première épître :

« Le Christ une fois pour les péchés a souffert,
juste pour les injustes,
afin de vous amener à Dieu,
étant mis à mort d'une part quant à la chair,
étant vivifié d'autre part quant à l'esprit.
C'est alors aussi qu'aux esprits en prison étant allé,
il a proclamé à ceux ayant refusé de croire jadis
lorsque temporisait de Dieu la patience
aux jours de Noé se construisant l'arche
dans laquelle peu, c'est-à-dire huit âmes,
furent sauvées à travers l'eau.
Laquelle, antitype du baptême, maintenant vous sauve aussi,
non pas de la chair l'enlèvement d'une souillure,
mais d'une bonne conscience l'engagement envers Dieu,
par la résurrection de Jésus Christ,
qui est à droite de Dieu, étant allé au ciel,
subordonnant à lui anges et pouvoirs et puissances. »
(1 P 3, 18-22)

Historicité du récit du Déluge

³⁹ DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Traduction, commentaires et notes par Maurice de Gandillac, Aubier, 1943, p. 295.

L'exégèse classique considère le récit biblique du Déluge comme un récit mythique, sans fondement historique, qui aurait été inspiré de l'*Epopée de Gilgamesh*. Ces affirmations sont passées dans le grand public et on les retrouve sous la plume de Juliette Levivier :

« La Genèse qui nous raconte l'histoire de Noé n'est ni un livre de sciences, ni un livre d'histoire, et ne nous rapporte pas les événements comme ils se sont exactement passés. Les onze premiers chapitres retracent l'histoire des hommes en nous racontant, de manière imagée, que l'homme a été voulu par Dieu qui l'a placé au centre de la Création. L'histoire de Noé, aux chapitres 6 et 7, nous montre que les hommes, lorsqu'ils s'éloignent de Dieu, vont à leur perte et que les justes, eux, sont sauvés. Elle montre aussi, à travers la présence des animaux, combien Dieu prend soin de toutes ses créatures – avec également l'arc-en-ciel apparu après le Déluge, pour signifier l'alliance du Ciel et de la Terre.

« L'histoire de Noé, qui a profondément marqué le cœur des hommes, est symbolique (on imagine mal Dieu noyer tous les hommes !); elle s'appuie sur des mythes mésopotamiens très anciens, mais peut-être aussi sur le souvenir d'une grande inondation qui a réellement eu lieu. Certains savant d'ailleurs affirment avoir trouvé des restes d'un très grand bateau au sommet du mont Ararat, en Turquie. »⁴⁰

Mais cette exégèse courante ignore une grande découverte faite par un assyriologue allemand, attaché à l'Université de Pennsylvannie, Hermann Volrath Hilprecht (1859-1925), qui a découvert sur le site de Nippur une tablette dont le déchiffrement fut achevé en 1909. Voici ce qu'en dit un docteur en histoire de l'Université d'Oxford, Bill Cooper⁴¹ :

« Il était tombé sur l'un des plus remarquables textes de l'ancien monde jamais découvert. Désigné sous le numéro 13532 du catalogue CBM, le fragment date d'environ 2200 av. J.C. La date est calculée d'après la strate dans laquelle la tablette a été découverte. Toute la bibliothèque du temple de Nippur fut détruite et enterrée en 2100 av. J.C. durant l'invasion de la cité par les Élamites. Puisque la strate était au-dessous de celle de la destruction, 2200 est une estimation honnête pour la tablette. Si nous acceptons la date d'Ussher de 2348 av. J.C. pour le Déluge, la date de la tablette se situe dans les 150 ans après l'évènement. Noé, Sem, Cham et Japhet étaient encore vivants à l'époque de sa rédaction ! Cette date est très antérieure à la date la plus ancienne possible proposée pour l'*Epopée de Gilgamesh* ; en outre, la tablette est monothéiste ! Elle ne contient pas un mot des fantasmagories païennes si fréquentes dans *Gilgamesh* et sa rivale, l'*Epopée d'Atrahasis*.

« Les nombreuses différences existant entre *Gilgamesh* et la Genèse sont autrement importantes que leurs ressemblances. Le fragment de la tablette CBM 13532 n'ajoute cependant absolument rien au récit du Déluge de la Genèse. En fait elle raconte simplement, avec ses propres mots, la même histoire du Déluge. Traduite initialement par Hilprecht et complétée pour les parties endommagées par Hommell, elle se lit comme suit :

« Les sources de l'abîme j'ouvrirai. Un déluge j'enverrai qui touchera toute l'humanité d'un coup. Mais cherchez le salut avant que le déluge ne surgisse, car à tous les êtres vivants, aussi nombreux soient-ils, j'apporterai annihilation, destruction, ruine. Prenez du bois et de la poix et construisez un grand bateau! ...coudées soient sa hauteur totale,... il devra être un house-boat contenant ceux qui préservent leur vie...avec une toiture solide le couvrant...le bateau que vous faites,

⁴⁰ Juliette LEVIVIER, dans *Famille chrétienne*, n° 1927 du 20 au 26 décembre 2014, p. 41, répondant à la question d'Elise, 7 ans : « Est-ce qu'il y avait des animaux préhistoriques dans l'Arche de Noé ? ».

⁴¹ Repris de *The Earliest Flood Tablet*, Creation Science Movement, Pamphlet 382, may 2011, aimablement traduit par Claude Eon.

mettez dedans ...les animaux des champs, les oiseaux de l'air et les reptiles, deux de chaque, au lieu de (tout leur) nombre...et la famille de... »⁴²

« Le simple fait qu'une telle tablette existe, qu'elle soit monothéiste, rationnelle et qu'elle ne s'écarte pas du livre de la Genèse par le moindre détail, est une abomination pour l'esprit moderniste. Pire, la tablette est plus ancienne de plusieurs siècles que la date la plus reculée possible proposée par l'école moderniste comme source prétendue de la Genèse. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été consciencieusement ignorée. Le dernier savant à l'avoir mentionnée est Rogers en 1912, date depuis laquelle le monde savant a gardé un coupable silence. Mais au delà de tout ceci, quelques détails fascinants nuisent plus encore à ceux qui nient l'historicité de la Genèse.

« A la ligne 8 de la tablette apparait le mot *ma-gurgurru*, que Hilprecht traduit par « house-boat » : bateau servant d'habitation. *Ma-gurgurru*, cependant, est apparenté à un vieux mot sémitique, *ma-kurru*, qui signifie « arche »⁴³, une traduction que Hilprecht avait reculé à donner, sans aucun doute parce qu'il avait déjà de bonnes raisons de craindre l'orage qui éclaterait lors de la publication de ses découvertes. [...]

« De plus, ailleurs, à la ligne 6 de la tablette, l'arche est désignée par *elippu rabetu*, « grand bateau », ce qui contraste fortement avec l'étrange *ekellu* ou « grand palais » de l'épopée de Gilgamesh, tellement portée aux nues.

« On pourrait dire encore beaucoup de choses en faveur de l'authenticité de cette tablette et, ce qui est plus important encore, de l'authenticité du récit de la Genèse, mais nous noterons seulement ici le fait remarquable que les modernistes ont choisi de n'élever aucune contestation contre Hilprecht après la publication de son texte.

« Il y avait de bonnes raisons à ce silence, car ni les termes de la tablette, ni son âge significatif ne pouvaient être contestés sans mettre à nu les faiblesses frauduleuses de la thèse des critiques de la Bible. Alors il fut décidé de simplement garder le silence sur le sujet. »⁴⁴

Une autre façon de rationaliser cette histoire de Déluge consiste à réduire celui-ci à une grosse inondation locale qui aurait atteint la Mésopotamie à une certaine époque. Comment se fait-il alors que l'on compte environ 68 récits de Déluge à travers le monde : 13 en Asie, 4 en Europe, 5 en Afrique, 9 en Australie et dans les îles du Pacifique, 37 dans les deux Amériques ?⁴⁵

La domination des animaux

Remarquons tout d'abord que le Déluge constitue un retour à l'indifférenciation qui existait en commencement de la Création : les eaux engloutissent à nouveau la Terre et tout ce qui existait sur la Terre périt noyé :

« Alors périt toute chair
qui se meut sur la terre :
oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages,
tout ce qui grouille sur la terre,
et tous les hommes.
Tout ce qui avait une haleine de vie dans les narines,

⁴² PINCHES & HOMMELL, *The Oldest Library in the World and the New Deluge*, Tablets Expository Times, 1910, vol.XXI, pp.364-369. La citation se trouve page 369.

⁴³ PINCHES, *The Oldest Library in the World*, p. 366. Chose intéressante, *makurru* signifie aussi "coffre" ou "boîte", de même qu'en hébreu où *aron* a les mêmes sens – l'Arche d'Alliance était simplement une boîte. Le fait que la tablette soit écrite en akkadien, langue sémitique, donne plus de valeur encore aux rapprochements avec la Genèse.

⁴⁴ Bill COOPER, *La plus ancienne tablette sur le Déluge*, dans la revue du CEP n° 56, 3^{ème} trimestre 2011, pp. 99-109.

⁴⁵ Ces chiffres ont été relevés par moi dans une revue dont je n'ai malheureusement pas gardé la référence.

c'est-à-dire tout ce qui était sur la terre ferme,
mourut.
Ainsi disparurent tous les êtres
qui étaient à la surface du sol,
depuis l'homme jusqu'aux bêtes,
aux bestioles et aux oiseaux du ciel :
ils furent effacés de la terre
et il ne resta que Noé
et ce qui était avec lui dans l'arche. »
(Gn 7, 21-23)

Mais pour l'apôtre Pierre, si le Déluge est une analogie du baptême, ce n'est pas uniquement parce que celui-ci a noyé l'humanité pécheresse, constituant ainsi « un enlèvement de la souillure de la chair ». Mais c'est aussi parce que le baptême constitue « l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu », en sauvant huit âmes.

Cependant le Déluge ne sauve pas seulement huit âmes, mais aussi un couple de chaque espèce animale que Noé a fait entrer dans l'arche. Et c'est dans le symbolisme de l'animalité et dans le symbolisme de l'intériorisation de l'animalité, que constitue la rentrée dans l'arche, que réside une autre signification du baptême.

En effet, le Déluge a duré quarante jours (Gn 7, 17 et 8, 6) et quarante, dans la symbolique biblique des chiffres, correspond toujours à un temps de formation. Moïse a passé deux fois quarante jours et quarante nuits sur le Sinaï pour y recevoir la Tôrah (Ex 24, 18 et 34, 28). Israël a passé quarante ans au désert pour y apprendre à dépendre totalement de Dieu. Elie a marché pendant quarante jours et quarante nuits vers l'Horeb pour y rencontrer Dieu et renouveler alliance avec lui (1 R 19, 8). Israël séjournera quarante ans à Babylone pour y réapprendre à pratiquer la Tôrah. Au retour de l'Exil, Esdras passera quarante jours et quarante nuits à faire réaliser une nouvelle mise par écrit de la Tôrah (IV Esdras, 14). Jésus a jeûné pendant quarante jours et quarante nuits afin de se préparer à sa mission. Pendant quarante jours, entre Pâques et l'Ascension, les apôtres continueront à être formés à leur future mission par Jésus ressuscité.

Si donc Noé a vécu avec les animaux dans l'arche pendant quarante jours, c'est afin d'y apprendre à intérioriser les passions, dont les animaux sont le symbole, afin d'éviter le péché qui s'était multiplié à la face de la terre.

Remarquons le lien que la première récitation de la Genèse établit entre le fait qu'Adam soit, à la fois, « mâle et femelle » et la domination sur les animaux. On remarquera, en particulier, que le verbe est au pluriel : « qu'ils dominent » alors que l'antécédent est Adam : c'est donc bien le « mâle et femelle » qui doit dominer les animaux :

« Nous ferons Adam en ombre (TséLéM) de nous,
comme ressemblance (DeMoûTh) de nous,
et qu'ils dominent sur les poissons de la mer,
les oiseaux du ciel,
les bestiaux,
toutes les bêtes sauvages
et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. »

La ressemblance avec Dieu consisterait-elle à dominer tous les animaux du ciel, de la mer et de la terre ?

Dans la deuxième récitation de la Genèse sur la création de l'Humain, il est également question du rapport de l'Humain avec les animaux. Mais là où la première récitation de la Genèse parlait de domination, la seconde parle plutôt de nomination.

Cette nomination est la mise en œuvre du mimisme, car il s'agit bien de saisir le geste caractéristique de chaque animal, ainsi que le montre le texte biblique.

« Il les amène vers l'homme
pour voir ce qu'il leur crie.
Et tout être vivant auquel l'homme crie :
tel est son nom.
L'homme crie les noms de tout quadrupède,
de tout volatile des cieux et de tout animal terrestre. »
(Gn 2, 19-20)

Mais cette nomination ne suffit pas à Adam, il semble encore lui manquer quelque chose, « une aide qui le fasse connaître à lui-même ». Le mot hébreu *kênegdo*, utilisé ici pour qualifier l'aide donnée à Adam, signifie « raconter, expliquer, annoncer, faire connaître »⁴⁶. Jean-François Froger affirme que le sens de cette parole est : « je vais lui donner la capacité d'être conscient de lui-même »⁴⁷. En effet, sans cette conscience, Adam est seul, en étant isolé de lui-même.

En réalité, le rapport de l'Humain avec les animaux comporte une gradation : il s'agit d'abord pour lui de les nommer et ensuite de les dominer. Et il lui faut une aide pour passer de la nomination à la domination, c'est-à-dire de la manifestation d'En Bas, l'animal dans son geste caractéristique, à la réalité d'En Haut, l'animal dans sa dimension symbolique et son rapport aux pensées passionnées. En effet, cette domination n'a rien à voir avec la domestication servile externe, comme on l'entend communément. Il s'agit de la domination intérieure, car les animaux symbolisent les pensées passionnées qui habitent l'homme pour lui permettre de vivre.

« Il a été demandé à Adam de nommer tous les animaux, autrement dit de voir et de reconnaître tous les aspects qu'il porte en lui. Il est en effet courant dans les traditions anciennes d'assimiler les caractéristiques humaines et les émotions au règne animal. L'iconographie tibétaine représente ainsi les poisons de base de l'esprit que sont l'avidité, la haine, l'illusion sous la forme d'animaux tels que le porc, le serpent et le coq. Pour évoquer des penchants humains, on sait que La Fontaine s'est beaucoup inspiré des fables antiques d'Esopé, qui mettaient également en scène des animaux. »⁴⁸

Notre vocabulaire, à travers des formules toutes faites, exprime bien ce lien entre les animaux et nos énergies :

têtu comme un âne
simple comme une colombe
prudent comme un serpent
cruel comme un loup
doux comme un agneau

⁴⁶ Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

⁴⁷ Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

⁴⁸ Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 32.

fort comme un lion
souple comme un chat
fidèle comme un chien
rusé comme un renard
mémoire d'éléphant
fier comme un coq
bête comme une poule
peureux comme un lapin
mal léché comme un ours
sobre comme un chameau
orgueilleux comme un paon
grégaire comme un mouton
sale comme un cochon
laborieux comme une fourmi
gai comme un pinson
bavard comme une pie
fermé comme une huître
fainéant comme une couleuvre

Et c'est sans doute pour cela qu'Adam, face aux animaux, « crie ». Comme le fait remarquer Jean-François Froger, le verbe « crier » vient du latin *quirito*, passé par le bas latin dans le français, qui signifie « appeler au secours, appeler à son aide »⁴⁹. « Adam aurait appelé au secours en nommant les animaux »⁵⁰. Est-ce à dire que l'animal représente un danger pour Adam dont il devrait se prémunir ? Oui, parce que, symboliquement, les animaux représentent les pensées passionnées qui sont des forces vives au service de la vie et de la survie de l'Humain. Ces pensées passionnées ne sont, en soi, ni bonnes ni mauvaises. Tout dépend si l'Humain arrive à les dominer ou au contraire se laisse dominer par elles. Mais pour les dominer, Adam a besoin d'un secours : la prise de conscience de ces pensées passionnées qui sont en lui afin de pouvoir les dominer.

« Ce que l'homme véritable doit consentir, c'est non seulement de ne pas s'identifier à l'animalité en lui mais de l'intégrer en la dominant. Or, dominer l'animalité exige que ait d'abord conscience de cette animalité et qu'ensuite on l'apprivoise, on la domestique, pour qu'elle serve de puissance et non de guide. Nous retrouvons la domestication dont le but n'est pas simplement de subvenir aux besoins en nourriture ou en force de travail – ce qui ne ferait nullement sortir de l'animalité car les animaux savent eux-mêmes exploiter d'autres animaux en les mangeant... en les « domestiquant » comme les pucerons le sont par les fourmis ou les bactéries par les vaches !

« Il faut que non seulement l'homme utilise la puissance de l'animalité en lui-même mais qu'il la domine, qu'il en soit le maître, mais la seule chose qui fait de lui un maître, ce n'est pas une puissance matérielle supérieure (comme la balle de fusil est plus efficace que le coup de corne du rhinocéros), c'est l'accès au sens. Il faut donc que l'homme accède à la conscience du sens de son animalité. »⁵¹

L'Humain a donc pris conscience du geste caractéristique de chaque animal et l'a nommé : c'est la fonction de la parole, régie par son côté masculin. Mais il lui reste à prendre conscience que chaque animal n'est que la matérialisation, l'extériorisation des énergies qui

⁴⁹ Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

⁵⁰ Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

⁵¹ Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, pp 170-171.

sont en lui, à l'état non-conscient, et que l'Humain risque de ne pas savoir exploiter si elles ne viennent pas à la conscience, autrement dit si l'Humain ne les porte pas dans sa maison, ce qui est le sens étymologique du verbe « dominer », et c'est la fonction de la parabole, régie par son côté féminin. Il faut que l'Humain prenne conscience de ce non-conscient qui est en lui et qu'il s'unisse à lui, dans la conscience, pour que ces forces vives, dominées par lui, soient « mère de la vie » = *Hawah* = Eve = la Vivante et que l'Humain passe de l'inaccompli vers l'accompli, de l'image vers la ressemblance :

« Aujourd'hui la prise en compte de l'inconscient nous a fait découvrir ce que cela veut dire. Si je vois un serpent sur mon chemin (en rêve ou en réalité) j'ai à m'interroger sur ce qu'il représente pour moi : inaccompli, ce peut être une langue vipérine et destructrice, une sexualité dévoyée, un désir de meurtre... ; accompli, il sera l'oiseau, l'ange révélateur de mon charisme ou du don de guérison, etc. Si je vois un lion, inaccompli, il est certainement orgueil ou vanité, volonté de puissance ; accompli, il me conduira dans l'humilité de la dimension royale. Une tigresse m'évoquera la possessivité, la jalousie... ; accomplie, sa puissance me confère une qualité d'amour gratuit, non possessif et jusqu'ici insoupçonné pour l'autre. Ainsi, en allant de terre en terre nouvelle, de champ de conscience en champ nouveau, construirai-je mon Nom, le YHWH que je dois devenir. »⁵²

C'est pour cela que le Terreux a besoin d'une aide qui, à travers la domestication des animaux, l'aide à prendre conscience des énergies que ceux-ci symbolisent afin qu'il puisse « domestiquer » ces énergies. Cette aide, nous pensons que c'est la fonction symbolique qui relève du côté féminin de chaque Humain et qui le travaille inconsciemment. Cette fonction symbolique est double : elle est destinée à permettre à l'Humain de prendre conscience que l'*adamah* est une expression de Dieu à travers laquelle l'Humain peut le connaître ; elle est également destinée à permettre à l'Humain de prendre conscience que les animaux sont une manifestation de ses énergies qu'il doit domestiquer. Sinon, ces énergies risquent de troubler son regard et l'empêcher de percevoir en vérité le Monde d'En Bas pour ce qu'il est : une manifestation du Monde d'En Haut. C'est ce qui va se passer lors de la tentation de la femme par le serpent que nous aurons à analyser dans ce sens.

C'est pour cela que, dans la deuxième récitation de la Genèse, nous assisterons à une extériorisation, faite par Dieu : « l'extraction » de '*Ishah*, pour une prise de conscience faite par l'Humain de ce qu'il y a de plus intérieur lui-même et qui pourrait rester non-conscient : la fonction symbolique.

Cette '*Ishah* est bâtie de son côté gauche, le côté féminin, lieu du cœur, siège de la pensée et de la mémoire. Elle est bâtie par Dieu pendant le sommeil de '*Ish*, c'est-à-dire que '*Ishah* est bâtie de '*Ish* non-conscient. '*Ishah* est dans '*Ish* et il n'en a pas conscience. Dieu a fait surgir '*Ishah* du non-conscient de '*Ish*. Elle permet ensuite à '*Ish* de prendre conscience, en déclenchant chez lui la première parole qui est, en fait, une parabole : « Celle-ci cette fois-ci, os de mes os et chair de ma chair ». En étant extériorisée par la femme, '*Ishah* permet à '*Ish*, extériorisé par l'homme, de percevoir la Réalité du Monde d'En Haut qu'elle constitue et de transformer le mimisme concret de la femme en mimisme analogique de '*Ishah*. Désormais la fonction symbolique est en route, dans un dialogue entre '*Ish* et '*Ishah*. C'est en cela que réside le lien entre « mâle et femelle » et domination-nomination des animaux.

Le troisième chapitre de la Genèse nous révèle que l'Humain n'a pas réalisé cette domination des animaux que sont les énergies intérieures. Au contraire, sous l'influence du Diable, il s'est laissé dominer par ces énergies intérieures qui deviennent ces pensées

⁵² Annick de SOUZENELLE, *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée*, Albin Michel, 2005, p.188.

passionnées dont parlent les Pères du désert. Méditons sur ce récit de la Chute de l'Humain tel que nous le livre le troisième chapitre de la Genèse.

Le mimodrame de la faute prototype

«Le mot hébreu *Zakor*, « mâle », est aussi le verbe « se souvenir »; ainsi est fondamentalement mâle celui ou celle qui se souvient de cet « autre côté » de lui, dit « femelle », *Naqob*. Celui-là signifie « trou » ou le verbe « trouser », non étranger à l'idée de « nommer », car au plus profond de ce trou femelle est le Nom, germe de JE SUIS, fondateur de l'être. »⁵³

Le mâle doit se souvenir de sa femelle, c'est-à-dire du divin non-conscient qui est en lui. L'Humain accompli, celui qui unit le mâle et le femelle, est celui qui est totalement mémoire de Dieu.

« Vers ton nom, vers la mémoire de toi,
va le désir de l'âme.
Mon âme, la nuit, te désire,
et mon esprit, au fond de moi, te guette dès l'aurore. »
(Is 26, 8b-9a)

Malheureusement, nous allons le voir, cette mémoire de l'Humain a été perturbée, par la domination des pensées passionnées sur l'Humain.

« Le principe et la cause des pensées c'est, à la suite de la transgression, l'éclatement de la mémoire simple et homogène. En devenant composée et diverse, de simple et homogène qu'elle était, elle a perdu le souvenir de Dieu et a corrompu ses puissances.

« Le remède pour délivrer cette mémoire primordiale de la mémoire pernicieuse et mauvaise des pensées, c'est le retour à l'originelle simplicité. L'instrument du péché, la désobéissance, n'a pas seulement faussé les rapports de la mémoire simple avec le bien, elle a corrompu ses puissances et affaibli son attirance naturelle pour la vertu. Le grand remède de la mémoire, c'est le souvenir persévérant et immobile de Dieu dans la prière. »⁵⁴

« Le souvenir persévérant et immobile de Dieu » relève de la durée. La mémoire éclatée relève du temps. La durée, c'est ce qui est, l'instant présent. La durée est une succession d'instantanés présents. Le temps, c'est ce qui était et qui sera, le passé et le futur, le passé qui perturbe et le futur qui inquiète.

Tant que l'humain vit dans la durée, c'est-à-dire la présence à l'instant présent, il ne peut être perturbé par les pensées passionnées, présentes dans son non-conscient. Mais s'il écoute son non-conscient, celui-ci tend à le faire passer de la durée au temps. Au Jardin de Plaisance, nous voyons que la ruse du Serpent est de faire sortir le conscient de la durée pour le faire entrer dans le temps, en s'adressant au non-conscient de l'humain, c'est-à-dire, symboliquement, à *'ishah*.

Que *'ishah* soit liée au non-conscient de *'ish*, le rapprochement de deux textes bibliques nous le suggère : le premier nous parle du châtimement de *'ishah* après la faute prototype ; le second, du travail intérieur que doit faire Caïn pour éviter le meurtre de son frère :

⁵³ Annick de SOUZENELLE, *Le Féminin de l'être, Pour en finir avec la côte d'Adam*, Albin Michel, 1997, p. 26.

⁵⁴ Grégoire le Sinaïte, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, pp. 177-178.

« **Vers ton homme, ton désir :**
lui, il te gouvernera. »
(Gn 3, 16)

« YHWH dit à Qaïne :
« Pourquoi t'enflammer ?
Pourquoi ta face tombe-t-elle ?
Que tu excelles ou non à tolérer,
à la porte, la faute est tapie.
C'est toi qu'elle désire :
la gouverneras-tu ? »
(Gn 4, 7)

Par ailleurs, nous avons vu que *'ishah* est aussi liée à la Parole de Dieu, à la Tôrah. Or, curieusement, l'apôtre Paul nous enseigne que le péché utilise le précepte pour nous séduire :

« Ah ! je vivais jadis sans la Tôrah,
mais quand le précepte est survenu,
le péché a pris vie,
tandis que moi, je suis mort
et il s'est trouvé que le précepte fait pour la vie
me conduisit à la mort.
Car le péché saisit l'occasion
et, utilisant le précepte,
me séduisit
et par son moyen me tua. »
(Rm 7, 9-11)

Observons donc comment le Serpent s'adresse au non-conscient de l'Humain pour perturber son conscient et l'amener dans la multiplicité des pensées qui vont le détourner de la mémoire simple et permanente de Dieu.

C'est d'abord une invitation à un retour vers le passé :

« Est-ce vraiment qu'Elohim a dit :
« Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? »
(Gn 3, 1)

'Ishah tombe dans le panneau et retourne vers ce passé :

« Et *'Ishah* a dit vers le serpent :
« Du fruit de l'arbre du jardin,
nous mangeons,
et du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin,
Elohim a dit :
« Vous ne mangerez pas de lui,
et vous ne toucherez pas à lui,
de peur que vous mourriez. »
(Gn 1, 2-3)

Le Serpent projette ensuite *'ishah* dans le futur :

« Et le serpent a dit vers *'ishah* :
« Pas de mort, vous mourrez !
Car Elohim connaît que le jour où vous mangerez de lui,
alors s'ouvriront vos yeux
et vous serez comme des elohim,
connaissant bon et mauvais. »
(Gn 3, 4-5)

Alors le conscient s'installe dans le regret, lié au passé, et dans le désir, lié au futur. Le regret de n'être que ce que l'on est, cette partie du tout, cette partie du Corps mystique et le désir d'être autrement que ce que l'on est, le désir de devenir le tout, de devenir Dieu lui-même. De simple, immuable dans l'instant présent, le conscient devient éclaté en de multiples pensées :

« Et *'ishah* a vu que l'arbre était bon pour la nourriture,
et que lui délice pour les yeux
et désirable l'arbre pour discerner. »
(Gn 3, 6)

Du coup, son regard devient actif sur le réel : elle le réduit à une finalité d'égoaffirmation et d'égosatisfaction :

« Et elle a pris de son fruit
et elle a mangé
et elle a donné aussi à son *'ish* avec elle,
et il a mangé. »
(Gn 3, 6)

Alors l'Humain est entraîné à la superficie de son être, dans le monde des apparences, du paraître et du faire-semblant :

« Et se sont ouverts leurs yeux aux deux
et ils connurent qu'ils étaient nus, eux,
et ils ont cousu des feuilles de figuier
et ils ont fait des pagnes pour eux. »
(Gn 3, 7)

Cette faute primordiale est, en réalité, la faute prototype, la faute de chaque Humain, de tous temps et en tous lieux. C'est celle de l'emprise du conscient sur le non-conscient, de l'acquiescence sur l'accueil, de l'action sur l'être, du cocher sur le maître du coche⁵⁵.

Très souvent, on ressent de l'angoisse ou de l'anxiété, soit par rapport à une situation difficile qu'on vient de vivre, soit par rapport à une situation à venir où on ne se sent pas à l'aise. On ressent un malaise, mais également très souvent, on ne sait pas pourquoi : ce malaise est provoqué par le non-conscient. Le non-conscient essaie d'entrer en dialogue avec le conscient pour l'entraîner dans la multiplicité des pensées et des considérations sur ce

⁵⁵ Michel ODOUL, *Dis-moi où tu as mal, je te dirai pourquoi*, Albin Michel, 2002, pp.21-25.

qu'on a vécu ou sur ce qu'on va vivre ou faire face à telle situation pénible. Entrer en dialogue ne résout rien mais, au contraire, ne fait qu'empirer la situation.

Si le conscient accepte de ne pas ruminer le passé et de ne pas se projeter dans l'avenir, mais s'il est totalement présent au moment présent, il coupe court à toute perturbation. Il en est de même pour les sensations : il faut couper court en vivant l'instant. Ce que nous enseignent les sages de l'Extrême-Orient est tout à fait juste :

« Une autre forme de « méditation » (de développement mental) consiste à vous rendre attentif à tout ce que vous faites, actes ou paroles, dans la routine quotidienne de votre travail, dans votre vie privée, publique ou professionnelle. Que vous marchiez, soyez assis, vous teniez debout, soyez couchés ou dormiez, que vous détendiez ou fléchissiez les membres, que vous regardiez autour de vous, que vous enfiliez vos vêtements, que vous causiez avec quelqu'un ou restez silencieux, que vous mangiez ou buviez, que vous accomplissiez même des fonctions naturelles, - quoi que vous fassiez - , vous devriez être pleinement attentif et conscient de votre acte à l'instant même où il est accompli. Cela veut dire que vous devriez vivre ainsi dans le moment présent, dans l'action présente. Cela ne signifie pas que vous devriez renoncer à penser au passé et à l'avenir. Il vous faut y penser au contraire, mais en relation avec le présent, avec l'action du moment, quand et où cela est à propos.

« Les hommes, généralement, ne vivent pas dans leurs actes, dans le présent, mais ils vivent dans le passé ou dans le futur. Bien qu'ils paraissent faire quelque chose ici, à l'instant même, ils sont ailleurs, dans leurs pensées, dans leurs problèmes et préoccupations imaginaires, perdus le plus souvent dans des souvenirs du passé ou entraînés dans des désirs et des spéculations sur l'avenir. Ils ne vivent donc pas dans ce qu'ils font à l'instant même, ils n'en jouissent pas. Aussi sont-ils malheureux, mécontents du présent, de leur travail ; ils ont naturellement incapables de se donner entièrement à ce qu'ils ont l'air d'être occupés à faire.

« Vous observez parfois, dans un restaurant, un homme qui lit en mangeant – un spectacle très courant. Il semble très occupé et n'avoir même pas le temps de manger. On pourrait croire qu'il fait les deux à la fois, mais en réalité, il ne fait vraiment ni l'un ni l'autre. Son esprit est tendu, agité, troublé, il ne jouit nullement de ce qu'il semble faire, il ne vit pas dans le moment présent. Inconsciemment et follement, il essaie au contraire d'échapper à la vie réelle. (Cela ne veut pas dire cependant qu'on ne doit pas parler avec un ami au déjeuner ou au dîner.)

« Tant que vous vivez, vous ne pourrez pas échapper à la vie, quoi que vous fassiez, que vous résidiez dans une ville ou que vous soyez retiré dans une grotte. Vous devez la regarder en face et la vivre. La vie vraie, c'est le moment présent – non pas les souvenirs d'un passé qui est mort en enfui, ni les rêves d'un futur qui n'est pas encore né. Celui qui vit dans le présent se trouve dans la vie réelle et il est le plus heureux.

« Quand on lui demanda pourquoi ses disciples, qui menaient une existence simple et calme, prenant un seul repas par jour, étaient si radieux, le Bouddha répondit : « Ils ne se repentent pas du passé, ils ne se préoccupent pas de l'avenir, mais ils vivent dans le présent. C'est pourquoi ils sont radieux. En se préoccupant de l'avenir et en se repentant du passé, les sots se dessèchent comme des roseaux verts coupés (au soleil). »

« Attention ou prise de conscience ne signifie pas que vous devez penser et être conscient : « Je fais ceci » ou « Je fais cela ». Non, c'est justement le contraire. Dès que vous pensez « je fais ceci », vous devenez conscient de vous-même, et alors vous ne vivez pas dans votre acte mais dans l'idée « je suis ». En conséquence, votre travail est gâché. Vous devez vous oublier complètement et vous perdre dans ce que vous faites. »⁵⁶

La plupart des gens pensent que le bonheur consiste à faire ce qu'on aime alors que le vrai bonheur consiste à aimer ce qu'on fait, qu'on l'ait choisi ou non. Cela relève d'une philosophie de la vie où celle-ci n'apparaît plus sous la forme d'un destin que l'on doit subir, parce que tout serait écrit à l'avance, mais sous la forme d'un projet dans lequel on doit entrer,

⁵⁶ Walpola RAHULA, *L'enseignement du Bouddha*, Le Seuil, 1961, pp. 99-100.

parce que tout est à faire, dans une synergie entre l'action de Dieu et la réponse de l'Humain. En toute vérité, la vie est une pédagogie de Dieu sur tout Humain où tout ce qui advient, événements et relations, sont destinés à diviniser l'Humain. Tout concourt au bien de l'Humain qui aime Dieu, lui fait confiance et se fait accueillir. Plus de place pour le regret du passé ou l'inquiétude de l'avenir. Tout est dans l'accueil de ce qui advient, ici et maintenant.

La fonction didactique des sacrifices d'animaux

C'est donc le sens profond du récit du Déluge, de la construction de l'arche et du rassemblement des animaux à l'intérieur de cette arche. L'Humain était envahi par les pensées passionnées, s'extériorisant en le portant au mal, chaque jour :

« Et vit YHWH que grand le mauvais du Terreur sur la terre
et tout le penchant des pensées de son cœur seulement mauvais tout le jour. »
(Gn 6,5)

Dieu demande donc au seul juste, Noé, de faire rentrer un couple de chaque espèce animale dans l'arche, expression symbolique de la domination des pensées passionnées qu'il lui est demandé d'effectuer.

C'est aussi le rôle didactique des sacrifices d'animaux qu'on retrouve dans un certain nombre de religions et, en particulier, dans la religion juive, avec le rituel du Temple : ramener l'Humain, à travers le sacrifice d'animaux, à la domination de ses énergies intérieures :

« Il fut un temps où le peuple d'Israël pratiquait les sacrifices d'enfants, à l'instar des autres nations. La dimension symbolique de cet acte – qui bien sûr, nous paraît horriblement barbare aujourd'hui – réside dans cette connaissance inconsciente dont toutes les traditions sont porteuses : l'homme sait secrètement qu'il doit mourir en lui-même en tant que « fils », pour renaître... et pour mourir encore, jusqu'à ce qu'il atteigne à la pleine dimension de Fils, dans la Ressemblance à Dieu. L'épisode du Sacrifice d'Isaac nous apprend qu'Israël, alors, n'avait pas conscience de cette dimension intérieure et avait besoin d'extérioriser le symbole par cet acte terrible qu'est le sacrifice humain. [...]

« Le Dieu d'Israël va donc arrêter les sacrifices sanglants des enfants, mais son peuple ne pouvait pas passer immédiatement du rite extérieur au geste symbolique qui implique de « faire le sacré » à l'intérieur de soi. Aussi la didactique divine va-t-elle instaurer, à la place d'immolations d'enfants, celle des animaux. Le Livre du Lévitique règle – d'une façon difficile à lire pour nous, je le reconnais – la ritualisation de ces offrandes animales, qui ne sont que la préfiguration de ce que nous avons à vivre dans le retournement de nos « animaux intérieurs ». « Ça crie, ça mord, ça hurle à l'intérieur de nous », nous disent les Pères des premiers siècles du christianisme, en nous parlant de ces énergies que nous avons à ramasser, à nommer, à immoler, c'est-à-dire à transmuter sur nos autels intérieurs. Là encore, le peuple ne peut entrer dans cette dimension symbolique, seuls les prophètes en ont conscience et Dieu parle par leur bouche en disant : « Ce n'est pas des sacrifices sanglants que je veux, mais un esprit brisé », c'est-à-dire un esprit accueillant le Tout-Autre, acceptant l'inacceptable. »⁵⁷

Seul le sacrifice du Dieu-Homme réalise cette domination. En effet, à la fois prêtre et victime dans sa Passion, il a été « mené à son accomplissement par les souffrances qu'il a

⁵⁷ Annick de SOUZENELLE, Jean MOUTTAPA, *La Parole au cœur du corps, l'Être et le corps*, Albin Michel, 1993, p. 203.

endurées » (He 2, 10 et 5, 8-9) et il devient « cause de salut pour tous ceux qui lui obéissent » (He 5, 9), rendant ainsi caduques tous les sacrifices d'animaux. En effet, lors de l'Eucharistie où nous rendons présent ce sacrifice, en mangeant et buvant la chair et le sang de la victime, nous devenons participants de cet accomplissement réalisé en lui.

Mais comme le rappelle Rabbi Iéshoua lui-même : manger la chair et boire le sang ne sert de rien : « La chair ne sert de rien » (Jn 6, 63) si on ne mange pas la parole : « Le Souffle est vivifiant ; les paroles que je vous ai dites, elles sont souffle et elles sont vie » (Jn 6, 63). L'Eucharistie est indissociablement la Table de la Parole et la Table-autel de la chair et sang sacrifiés et consommés. En effet, c'est grâce à la Parole de Dieu que l'Humain peut prendre conscience de ces énergies qui sont en lui et qu'il peut les dominer :

« Vivante en effet la parole de Dieu,
et énergique
et plus tranchante que toute épée à double tranchant
et pénétrant jusqu'à la séparation
d'âme
et d'esprit,
articulations et moelles,
et discernant les réflexions et les pensées du cœur ;
aussi n'est-il pas de créature invisible devant elle,
tout nu et ayant été subjugué à ses yeux,
devant laquelle nous rendons compte. »
(He 4, 12-13)

Cette Parole de Dieu, qui est essentiellement parabole, et que Dieu tire du cœur du Terreux, endormi dans l'inconscience, pour l'amener à sa conscience, est une nouvelle aide que Dieu donne à l'Humain après la Chute, afin de permettre à *'Ishah*, construite du côté de *'Ish*, au Jardin de Plaisance, de remplir à nouveau sa fonction symbolique qui a été perturbée par cette Chute.

Grâce au travail intérieur que réalise cette nouvelle aide, à la fois Tôrâh révélée et Tôrâh incarnée, mangées et bues aux deux Tables de l'Eucharistie, l'Humain évite que ses énergies ne deviennent des pensées passionnées, source du péché, et les transforme en vertus, par lesquelles, ombre de Dieu qu'il est, ressemblance de Dieu il devient :

« La ressemblance est constituée par les vertus.

« Alors que Dieu possède par nature les qualités qui correspondent aux vertus, l'[Humain] est appelé à les posséder par participation. Il lui revient par disposition de vouloir et par choix de les acquérir, et cela en se faisant personnellement l'imitateur de Dieu. Alors que la possession de l'image [de l'ombre] est immédiate, la possession de la ressemblance est le fruit d'un devenir, ne peut être acquise qu'au terme d'un effort ascétique constant par lequel l'[Humain] cherche à se conformer à l'Archétype divin, et qu'en conséquence d'un mode de vie habituel conforme aux vertus qui la constituent. C'est en effet par la vie selon les vertus, elle-même liée à la pratique des commandements divins, que l'[Humain] devient semblable à Dieu. »⁵⁸

3.3 Le passage de la Mer des Roseaux

⁵⁸ Jean-Claude LARCHET, *L'inconscient spirituel*, Le Cerf, 2005, p. 124.